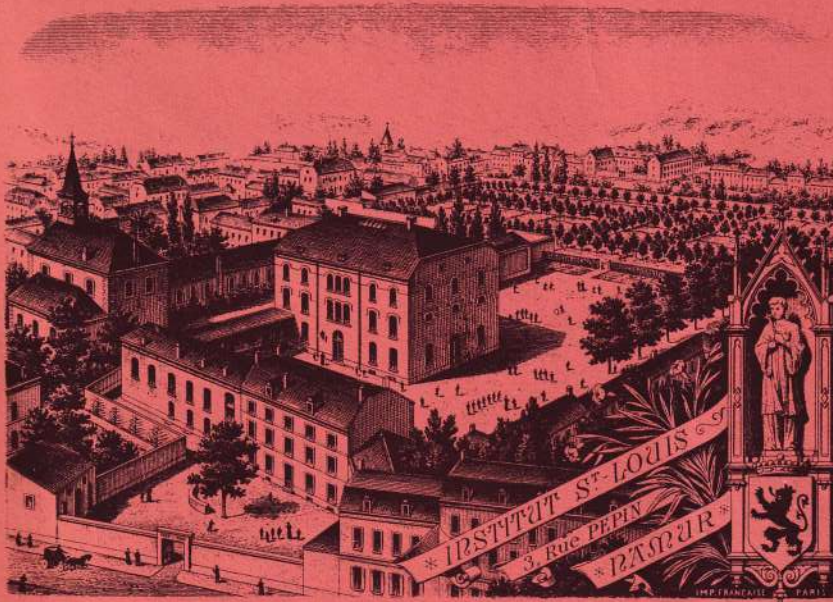


# saint~louis



# flash~back



*Dans le réseau de l'enseignement libre à Namur, l'Institut Saint-Louis tient une place importante et vénérable, avec ses 125 années d'existence.*

*Célébrer un tel anniversaire est avant tout une invitation à rendre grâce au Seigneur. Le chemin parcouru aura été marqué par Son empreinte. L'Esprit du Seigneur a agi tel un levain au fil des années. C'est lui qui est à la base de cette croissance comme de la somme de dévouement, de générosité qu'a exigé l'action éducative des responsables et de leurs collaborateurs prêtres et laïcs, auxquels j'adresse toute ma gratitude pour les engagements pris en matière de formation et d'éducation de la jeunesse.*

*Je veux simplement souligner à travers ces quelques mots, que cet anniversaire est un rappel du passé, une fête du présent et une promesse d'avenir.*

*— Rappel du passé, je ne veux pas dire une simple consultation d'archives dans un légitime souci historique, mais un rappel vivant dans une confrontation cordiale des jeunes d'aujourd'hui, des anciens d'hier et d'avant-hier, de toute la communauté éducative, un rappel qui soit la mémoire vivante de ceux qui ont été les pionniers et les animateurs.*

*L'Institut Saint-Louis est un Institut diocésain fondé à l'initiative de Monseigneur N. Debesselle, évêque de Namur, à une époque où l'enseignement libre s'avérait une nécessité, dans le cadre de la mission éducative de l'Église.*

— *Fête du présent interpellé par une déjà longue tradition; fête célébrée aujourd'hui dans la reconnaissance et la joie de se retrouver ensemble, jeunes et ainés. Il est heureux de reconnaître aujourd'hui le progrès croissant de cet Institut depuis sa fondation, non seulement par l'extension de ses constructions mais par la mise à jour de ses moyens pédagogiques, afin de développer toutes les possibilités physiques et morales des jeunes en vue de leur avenir. C'est là un travail patient, exigeant la collaboration active de tous, direction, maîtres, éducateurs, association de parents, personnel d'entretien, responsables du Pouvoir organisateur, etc ...*

— *Promesse d'avenir enfin, à partir du témoignage de vitalité qu'offre l'Institut Saint-Louis pour assurer l'avenir des jeunes.*

*Cet avenir reste chargé d'espoir si les responsables enseignants et éducateurs retiennent que la formation des jeunes est une oeuvre d'abnégation. Cela veut dire qu'ils se placent à la disposition des étudiants, non seulement pour l'enseignement durant les heures de classe, mais encore à d'autres moments de rencontre.*

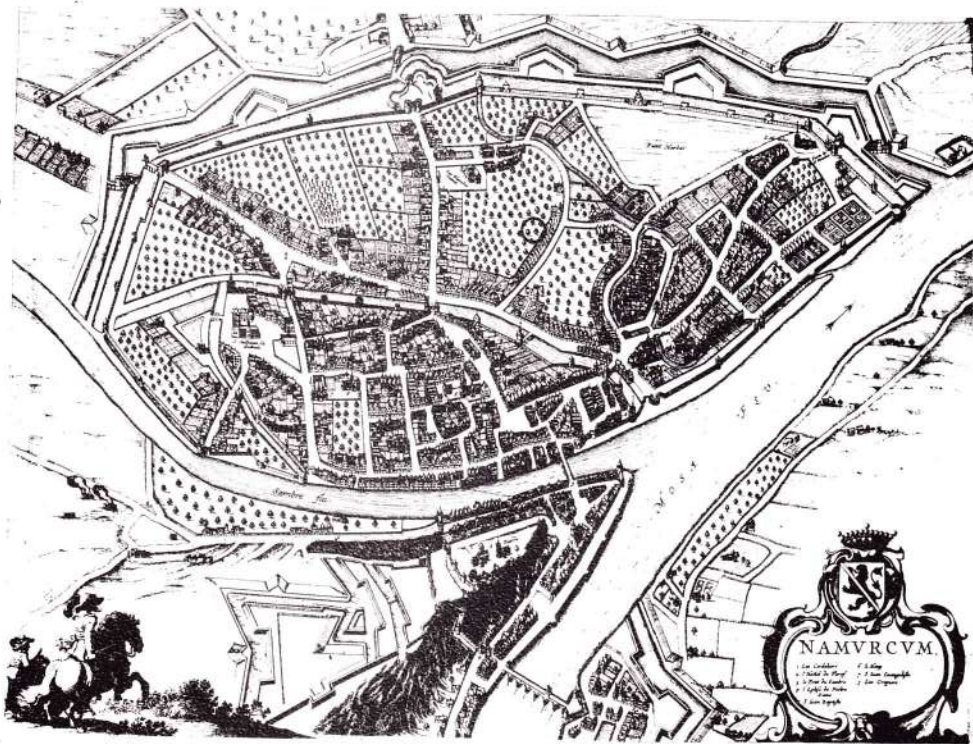
*Leur témoignage, leur exemple, leurs paroles deviendront demain, pour ces jeunes, mobiles et raisons d'agir.*

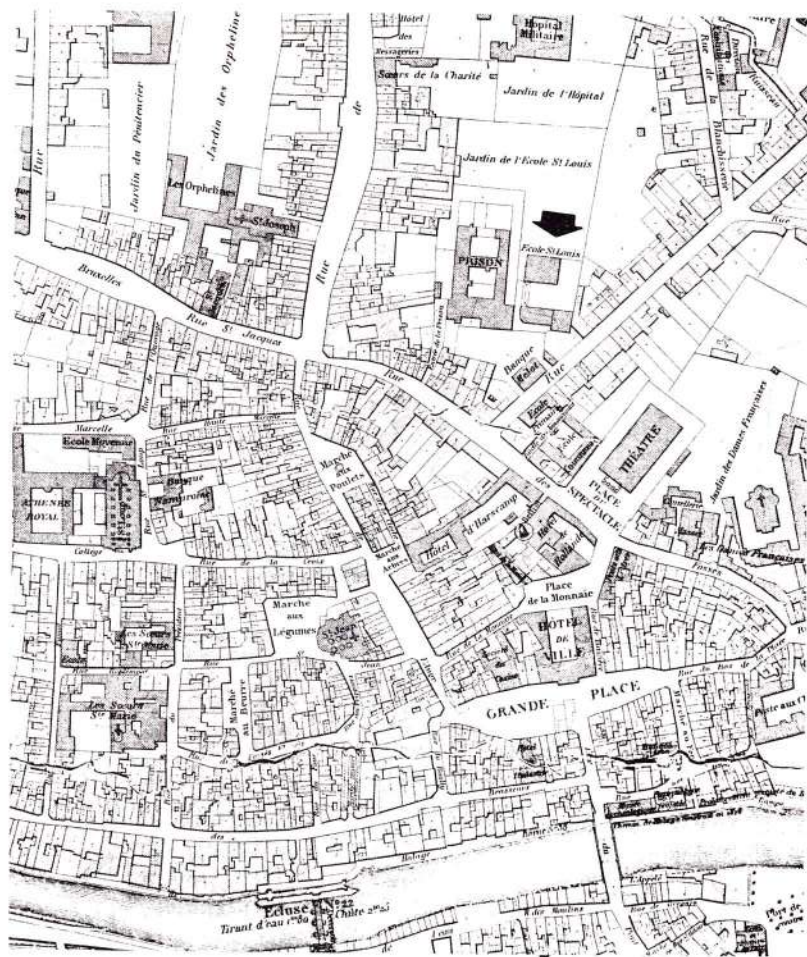
*Au nom du diocèse, je souhaite à l'Institut Saint-Louis de poursuivre son rayonnement et d'assurer la permanence d'un enseignement imprégné de l'esprit chrétien et d'une communauté éducative où les échanges entre maîtres et élèves se développent toujours plus dans l'apprentissage d'une vie en Eglise.*



R. J. MATHEN  
Evêque de Namur

# où sommes-nous ?





Extrait d'une carte de Namur de la fin du 19ème siècle.

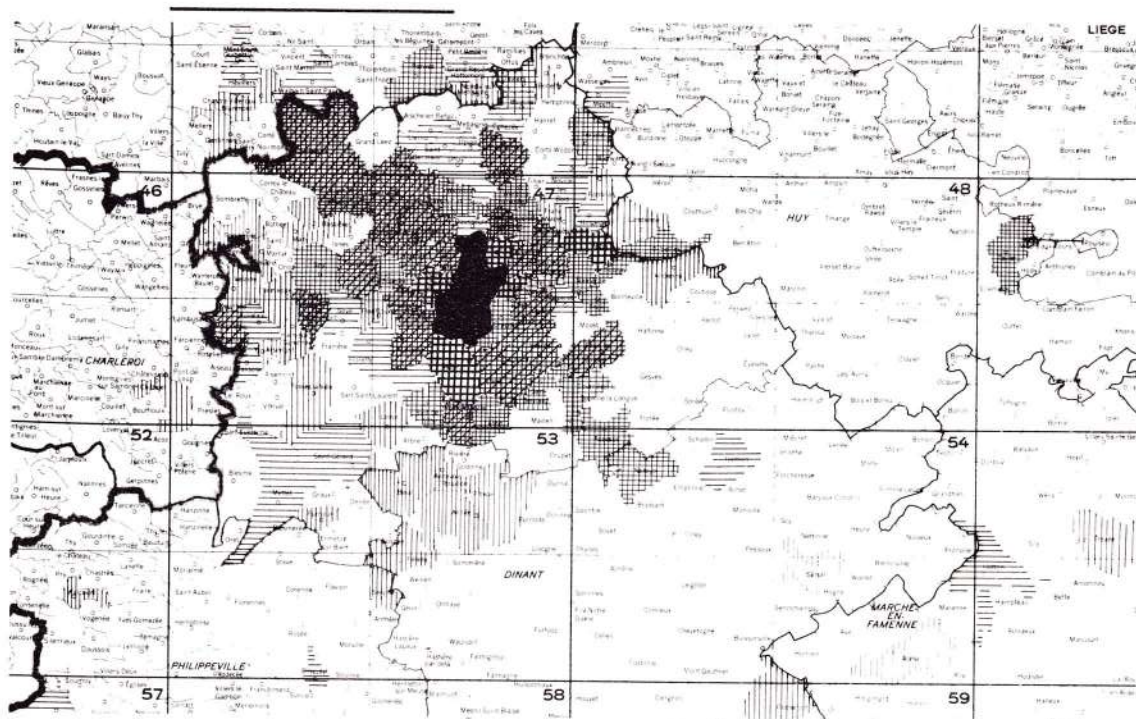
*Le site occupé aujourd'hui par l'Institut Saint-Louis est très ancien et digne d'intérêt à maints égards, car il servit tour à tour (dans l'histoire) de cimetière, de point fortifié, de lieu de prière et de silence, de prison, d'orphelinat, avant d'accueillir le vaste complexe scolaire du centre de la ville de Namur.*

#### **LE CIMETIERE GALLO-ROMAIN.**

Le site de Saint-Louis servit d'abord de cimetière. Aux premiers siècles de notre ère, nos ancêtres, oublieux de leurs querelles tribales et, désertant leurs "oppida, fortifiés, s'installent au confluent de la Meuse et de la Sambre et y fondent une petite bourgade commerçante. Sui-

vant la coutume romaine, ils établissent leurs cimetières en dehors de la ville, le long des axes routiers. Les bâtiments les plus anciens de l'Institut (actuel réfectoire, salle de gymnastique des primaires, une partie de la grande étude) reposent sur un cimetière à incinération des premiers siècles de l'empire. C'est en creusant les fondations du complexe scolaire en 1860 qu'on le découvrit. Voici comment les annales de la Société Archéologique rapportent la nouvelle : *"Dans le courant de janvier 1860, Messieurs les administrateurs de l'école de Saint-Louis faisaient creuser les fondations d'un établissement d'instruction dans un vaste jardin prenant accès sur la rue Neuve (rue Pepin) à Namur. Le 19 de ce mois, ces messieurs eurent l'obligeance de nous faire savoir que des vases antiques venaient*

# PROVENANCE DES ELEVES DE L'INSTITUT SAINT-LOUIS



## LEGENDE



1 élève



2 élèves



de 3 à 6 élèves



de 7 à 20 élèves



de 21 à 50 élèves



plus de 50 élèves

d'être découverts dans les premiers travaux de déblai. Ils nous accordaient en même temps l'autorisation de suivre les fouilles, en nous abandonnant le produit éventuel avec une obligeance et un désintéressement que nous sommes heureux de rappeler ici. On vient en effet de mettre à découvert un cimetière à ustion (incinération) des premiers siècles de notre ère, le plus ancien champ de repos très probablement, des habitants de notre cité. Le déblai à enlever pour la future bâtisse forme un parallélogramme de 23 m de long sur 20 m de large. Les tombes furent rencontrées vers l'ouest et le sud. Le cimetière paraissait incliner vers la chapelle de la prison (bâtiment Saint-Paul), du moins des tombes furent observées jusqu'à la muraille formant limite de ce côté. Notons cependant que

*quelques vases et de nombreux débris furent trouvés à l'angle NE. de l'espace déblayé.*

Suivent les descriptions des découvertes - on découvrit 66 tombes contenant des vases, des urnes dont les deux tiers contenaient des os calcinés, en tout 120 poteries, 26 cruches, 15 coupes en terre sigillée, 25 plateaux, 5 monnaies, divers objets en or, verre, bronze etc.

De nouvelles tombes furent mises à jour en 1929, lors de la construction de l'escalier monumental de la salle vitrée. Cette fois, leur contenu fut conservé à l'école où sont visibles encore, dans la vitrine qui jouxte le bureau de Monsieur le Directeur, une série de pots de terre, des coupes en terre sigillée, un peigne en bronze, des pièces de monnaie... Le ci-



metière paraît très étendu car on retrouva en 1939, dans les jardins contigus à l'institut, dans l'ancienne propriété Jeanmart (actuellement administration du cadastre) 20 nouvelles sépultures. Depuis lors, les travaux d'extension de Saint-Louis n'ont amené aucune nouvelle découverte, ce qui tend à confirmer la limite nord de la sépulture du haut empire et la localise essentiellement sous les vieux bâtiments.

Au milieu du 3<sup>me</sup> siècle, un passage de tribus germaniques, puis les grandes invasions du 5<sup>me</sup> siècle vont forcer Namur-la-romaine à se rétrécir à l'intérieur de murailles. Au Bas-Empire, le cimetière de Saint-Louis est abandonné au profit de nouveaux lieux de sépulture à inhumation cette fois, situés le long de la Sambre. Pendant les quatre siècles que

durent les périodes mérovingienne et carolingienne, c'est-à-dire jusqu'au 9<sup>me</sup> siècle de notre ère, le site gallo-romain de Saint-Louis demeurera déserté.

Au 9<sup>me</sup> siècle, la situation change. Les héritiers de Charlemagne se disputent et au cours de querelles sanglantes, se partagent l'Empire en trois puis en cinq (855). Profitant de l'anarchie et des désordres qui s'ensuivent, les Normands débarquent sur les rives de la mer du Nord, remontent les fleuves, surgissent à l'improviste, pillent villes et monastères sans défense. Invincibles, ils s'installent bientôt à demeure dans le Limbourg (887) d'où ils partent ravager impunément les campagnes ouvertes. Pendant 10 ans, ils écumeront nos régions ! Vers 900, la fureur normande calmée, ce sont les Hon-

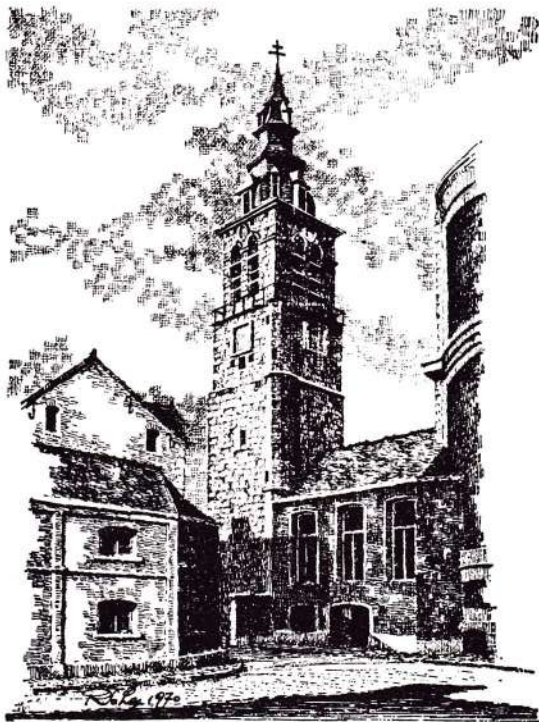
grois qui prennent la relève pendant un demi-siècle.

Pour faire face à ces incursions, partout on met le pays en état de défense en érigeant des MOTTES FEODALES, c'est-à-dire des buttes de terre surmontées d'une tour de défense en bois, entourées d'un fossé et d'une palissade (notons que les restes de la motte féodale de Hattinne sont encore visibles de nos jours) .

Le seigneur s'y réfugie avec les siens en cas de danger ou s'y installe à demeure. La tradition veut que Namur, comme Paris, résista aux Normands.

Pour élever leur motte, les comtes vont choisir un endroit pas trop distant des antiques murailles de Namur, sur une légère élévation naturelle, à l'extrémité nord du cimetière gallo-romain, dans l'espace compris aujourd'hui entre la rue

Emile Cuvelier (rue des Fossés), la rue Pepin (anciennement ruelle del Motte), la rue Lucien Namèche, la rue des Dames Blanches, l'arrière des maisons bordant la rue de Fer, en un mot dans l'espace qu'occupe l'Institut Saint-Louis. Le sommet de la Motte s'élevait à l'arrière des nouvelles classes de l'école primaire bâties dans l'ancien "jardin des abbés,, (acquis en 1947). Nous savons qu'au siècle passé celle-ci était encore surmontée d'un chalet où le célèbre aquafortiste Félicien Rops avait son atelier et qu'elle fut nivelée vers 1914 lors de la construction d'un hangar à l'arrière de la maison Golenvaux rue Lucien Namèche ... ce qui amena l'architecte des nouveaux bâtiments des primaires à consolider sa construction de six puits bétonnés de 7m20 de profondeur ! Tout visiteur attentif



NAMUR - LA TOUR SAINT-JACQUES.



LA TOUR MARIE SPILAR

franchissant le portail de Saint-Louis ne peut manquer d'être intrigué par la différence de niveau (qui est de plusieurs mètres) entre l'entrée et la cour de récréation...

Bref, voilà le site de notre école, au centre d'un vaste domaine qui entourait la Motte et qui s'étendait jusqu'en Herbatte. La tradition veut que Bérenger 1er (au 10<sup>me</sup> s.) le premier, abandonna la Motte et, pour des raisons évidentes de stratégie, s'installa au Champeau où, jusque-là, les seigneurs de Namur n'avaient qu'une "domus,.. Ce transfert est à l'origine de la construction au 12<sup>me</sup> s. du château des comtes tel qu'il subsiste dans ses parties les plus anciennes. Les dépendances de la Motte sont alors concédées en fief. Au 13<sup>me</sup> s., c'est le chapitre de Saint-Aubain qui le détient. On y trouve

alors des constructions, des prés, des champs cultivés, des vignes, des viviers. La propriété était emmurée.

Entretemps, la ville de Namur prospérait. Bientôt elle déborde son enceinte de pierres du 12<sup>me</sup> s. (vieux fermeté dont les tours Marie Spilar, Saint-Jacques ou beffroi et tour de Saint-Aubain sont des vestiges), à tel point qu'il fallut aux 14<sup>me</sup> et 15<sup>me</sup> siècles, construire une nouvelle muraille (nouveau fermeté) qui englobait les nouveaux quartiers (Neuville en Herbatte, la motte...) en suivant grosso modo les boulevards actuels et qui s'ouvrait par trois portes : celles de Bruxelles, de Fer et Saint-Nicolas.

C'est ainsi que la Motte et ses dépendances furent intégrées dans l'enceinte de la ville de Namur.

### *LE COUVENT DES CAPUCINS.*

En 1429, le duc de Bourgogne Philippe le Bon, "le Conditor Belgii,, rachète le comté de Namur à Jean III. Les Liégeois, craignant l'impérialisme bourguignon, déclarent la guerre au nouveau maître de nos régions. Les maisons religieuses sont des proies faciles pour les gens de guerre avides de butin. Aussi le souverain et ses descendants leur octroient-ils des refuges "intra-muros" . Le quartier de la Motte îlot de verdure et de tranquillité, ne pouvait mieux convenir à cette fin. En 1463, les religieux de Boneffe fondent un refuge dans la rue Emile Cuvelier (rue des Fossés). En 1467, Charles dit le Téméraire permet aux Carmélites chaussées (les Dames Blanches) de s'installer sur

une partie de la Motte (à l'emplacement de l'hôpital militaire).

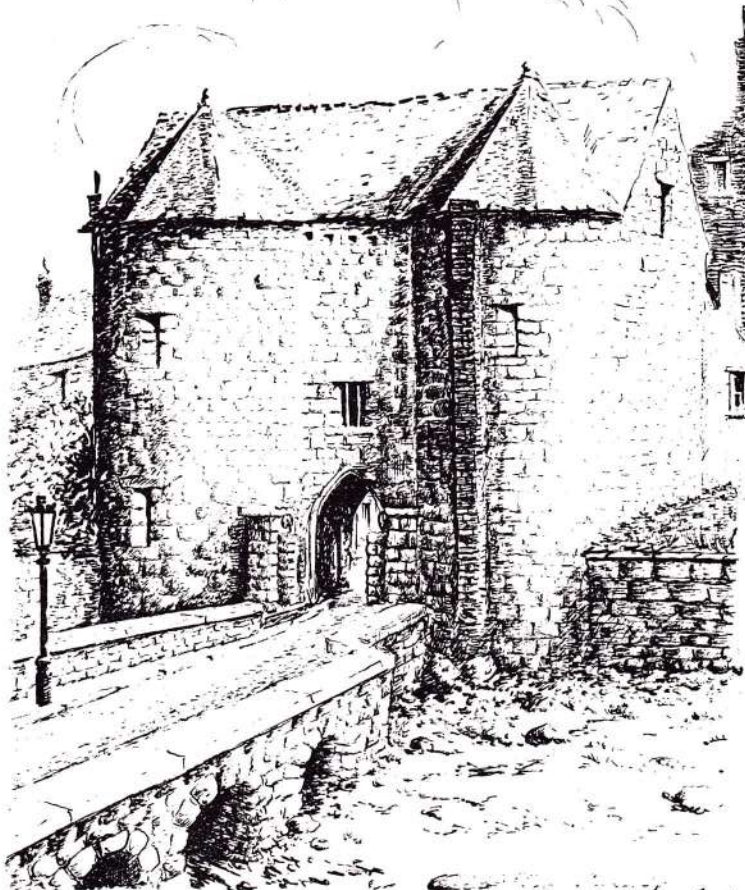
Au 17<sup>me</sup> s., pendant le "siècle de malheur,, trois nouvelles communautés s'installent. Les premiers furent les Capucins, puis les Annonciades en 1624 (à l'emplacement du théâtre) et enfin, en 1647, les Célestines achètent la maison Gaiffier. Les Capucins allaient modifier considérablement la Motte et marquer profondément le visage de Saint-Louis. Ces religieux s'établirent à Namur en 1604 et y bâtirent la même année une église et un couvent "dans le beau et spacieux terrain" que le magistrat et quelques particuliers de bonne volonté avaient acheté pour le leur donner. C'était anciennement une partie du jardin des grands arbalétriers, dont les Capucins firent un magnifique jardin. Les Capucins ne possédèrent ja-

mais d'autres immeubles si ce n'est une maison à l'entrée du Couvent auquel on accédait par l'actuelle impasse des Capucins donnant rue Emile Cuvelier.

L'église des Capucins était située à la place de l'actuelle bibliothèque de Namur. Fortement ébranlée par les bombardements d'août 1944, elle finit par s'effondrer, ce qui permit la construction du bâtiment communal actuel. Le couvent proprement dit et le jardin qui le prolongeait font partie intégrante, depuis 1939, de l'Institut Saint-Louis.

Le couvent des Capucins tel qu'il apparaissait à la fin du 18<sup>me</sup> s., au moment de sa fermeture par les autorités françaises, et tel que les anciens de Saint-Louis l'ont connu, était donc principalement composé de l'église et des bâtiments conventuels.

Construite en 1648 et orientée dans l'axe classique Est/Ouest, l'église comprenait une mononef en briques, voûtée en berceau grâce à un lattis plafonné, et un vaste chœur surmonté d'un petit clocher (actuels bâtiments Saint-Paul). Une passerelle de bois permettait, à partir du clocher, de circuler sous les combles de l'église. Le chœur et la sacristie attenante étaient construits sur une crypte voûtée en berceau sur arcs doubleaux surbaissés. Le plafond, contrairement à la nef de l'église, était construit en briques et suivant le même procédé que la crypte (ce qui est encore visible actuellement). Contre l'église s'appuyaient, depuis 1748, date de leur reconstruction, deux longues ailes basses comprenant un rez-de-chaussée et un étage, qui enserraient un petit cloître et une cour s'ou-



Namur - 1860 : Porte de Fer..

Jean Fivet

vrant sur le jardin. Le jardin était clôturé par de hauts murs en pierres bleues visibles en partie encore de nos jours comme soubassement de la salle des fêtes. Il y a peu d'années, les arbres fruitiers en espalier enrichissaient encore ces vénérables pierres que battent inconsciemment aujourd'hui les ballons de football.

Comments expliquer les changements profonds qui sont intervenus, depuis la fin du 18<sup>me</sup> s., dans l'ordonnance de ces vénérables immeubles?

Il faut ici se rappeler qu'après nous avoir conquis une première fois en 1792 puis reconquis en 1794, les révolutionnaires français annexèrent purement et simplement nos territoires le 9 vendémiaire de l'an IV (1<sup>er</sup> octobre 1795). Ils n'avaient pas attendu cette date pour séquestrer les biens ecclésiastiques. Les ci-devant

Capucins se séparèrent donc et chacun rentra chez soi. L'église devint alors le siège du tribunal criminel (cour d'Assises) du département d'Entre-Sambre-et-Meuse et les cellules monacales devinrent cellules de prison.

Pour installer l'administration pénitentiaire, on sépara l'église du choeur par un mur et on réaménagea ce dernier en plusieurs étages, dont deux sous l'ancienne voûte. A cette époque, des fenêtres dans le style de celles du couvent, c'est-à-dire bombées avec clé, furent sans doute percées, mais on les garnit de barreaux. C'est ainsi que jusqu'en 1876 les locaux "Capucins-Saint-Paul," servirent de prison pour hommes. A cette date, les détenus furent transférés à la "maison de sûreté," que l'on venait de construire derrière la gare.



La Commission d'Assistance Publique acquit alors l'immeuble déserté et y installa son orphelinat. Les "catis,, - ainsi appelait-on les enfants abandonnés - y vécurent jusqu'en 1936, époque où ils furent transférés dans le cadre moins austère de Saint-Jean-de-Dieu. En 1939, l'Assistance Publique revendit cette propriété - moins la nef de l'ancienne église devenue, entretemps, bibliothèque communale - à l'Institut Saint-Louis. L'année même de cet achat, une découverte insolite vint alimenter les discussions à la salle des professeurs. Aux pieds du bâtiment Saint-Paul, un ouvrier occupé à déboucher une canalisation sent le sol se

dérober sous lui et se retrouve assis sur un tas de gravats dans une cave inconnue jusqu'alors : c'était une crypte située sous l'ancienne sacristie. Celle-ci contenait trois grandes niches divisées chacune en neuf loges contenant les ossements des prieurs capucins. C'est du moins la version la plus plausible étant donné que les simples moines étaient mis en terre directement sous le pavement de l'église. Les loges avaient été violées et fort abîmées, probablement par le passage des révolutionnaires Français. Il se peut qu'à l'époque déjà, on mura le lieu puis on l'oublia. L'ancienne crypte des capucins fournit à Saint-Louis une de ses meilleures caves : la cave aux pommes de terre !

### UN BRIN DE TOPONYMIE

La rue où se dresse l'Institut Saint-Louis a changé plusieurs fois de nom au cours des âges : les uns affirment qu'elle s'appela d'abord rue des Braves, et y voient un souvenir de Révolution Brabançonne ou d'épopée napoléonienne, puis rue Neuve et enfin rue Pepin; d'autres disent qu'à l'origine elle fut ruelle del Motte, puis successivement rue de l'Orange, rue Neuve et rue Pepin.

Nous ne réglerons pas ici cette querelle d'experts, et essaierons simplement de parler de la rue Pepin.

D'où vient ce nom? De quel "Pepin," s'agit-il?

Monsieur André Dulière nous apprend seulement qu'il s'agit d'un échevin de la ville de Namur, mort en 1872.

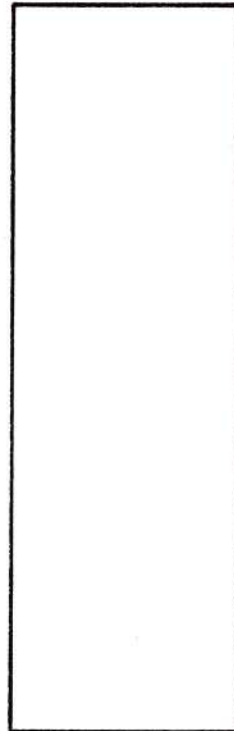
De son côté, Monsieur Ernest Fivet, spécialiste de la période 1830, nous le présente comme un des chefs à Namur, de la Révolution de 1830 : Pepin Nicolas Lambert, époux Dupret Catherine, médecin rue de Bavière à Namur, où il était né en 1800. Décoré de la Croix de Fer le 2 avril 1835 avec la citation suivante :

*"Un des principaux chefs du mouvement qui éclata à Namur le 1er octobre 1830. A l'attaque des postes, il était à cheval, le drapeau national à la main, excitant le peuple au combat. "*

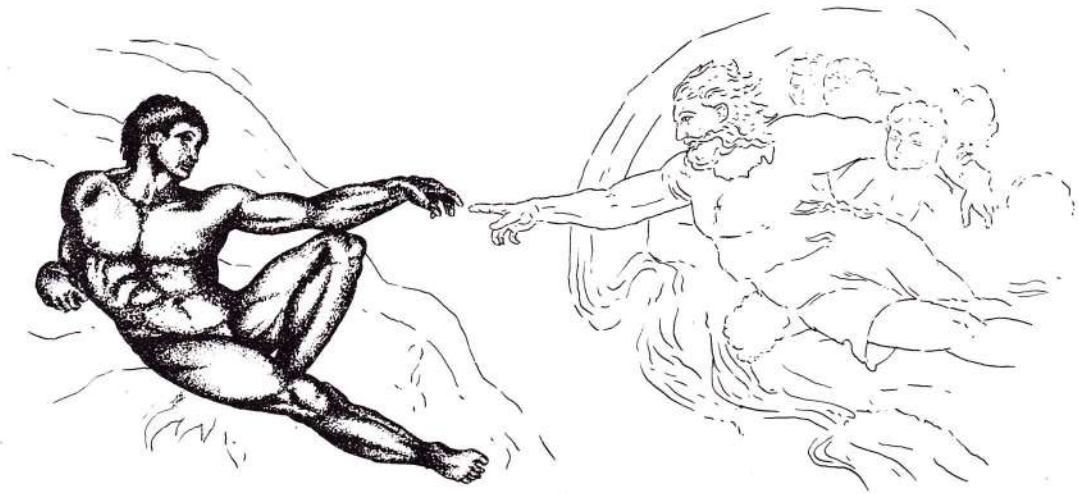
Nicolas Pepin s'était aussi signalé en s'exposant plusieurs fois au feu des Hollandais pour secourir les blessés.

Titulaire de la médaille commémorative de 25 années de service comme médecin de la Garde Civique namuroise, Nicolas Pepin mourut dans sa ville natale le 16 septembre 1872 après avoir rempli plusieurs années les fonctions scabinales.

Primitivement, la Rue Pepin allait de la Rue Emile Cuvelier (des Fossés) au Boulevard Gauchy. Après la guerre de 1914-1918, elle dut céder le premier de ses trois tronçons (côté Boulevard) pour conserver le souvenir du Général Michel, commandant de la position fortifiée de Namur, qui sauva son armée de justesse en la faisant évacuer à marche forcée par le Champeau et le couloir d'Entre-Sambre et Meuse.



**des origines...**



***LES DIRECTEURS***

Chanoine Debras (1853-1868), fondateur

Abbé Lahy (1868-1870)

Abbé André (1870-1875)

Chanoine Legrand (1875-1894)

Chanoine Marloye (1894-1915)

Chanoine Poncin (1915-1932)

Chanoine Piret (1932-1939)

Chanoine Belot (1939-1965)

Abbé Dehant (1965-1972)

Abbé Caussin (1972...)

*“... un établissement où les enfants de la bourgeoisie namuroise pourraient recevoir à côté d’une éducation soignée, les premiers éléments de l’instruction et de la science de la religion.”*

Tels étaient les souhaits de Monseigneur Dehesselle, évêque de Namur, lorsqu’il fonda, en 1853, l’ECOLE SAINT-LOUIS, alors exclusivement vouée aux études primaires.

#### *A. Petite histoire des emplacements et de l’évolution des bâtiments.*

\* Les pionniers s’installèrent dans la Rue des Fossés (actuellement Rue Emile Cuvelier), au fond du passage situé entre les actuels Etablissements Malvaux et les Halles Centrales.

\* Dès 1855, Saint-Louis quitte la Rue des Fossés pour la Grand Place (aujourd’hui Marché Saint-Remy) : nos devanciers s’installent dans les locaux occupés actuellement par la Banque Lambert.

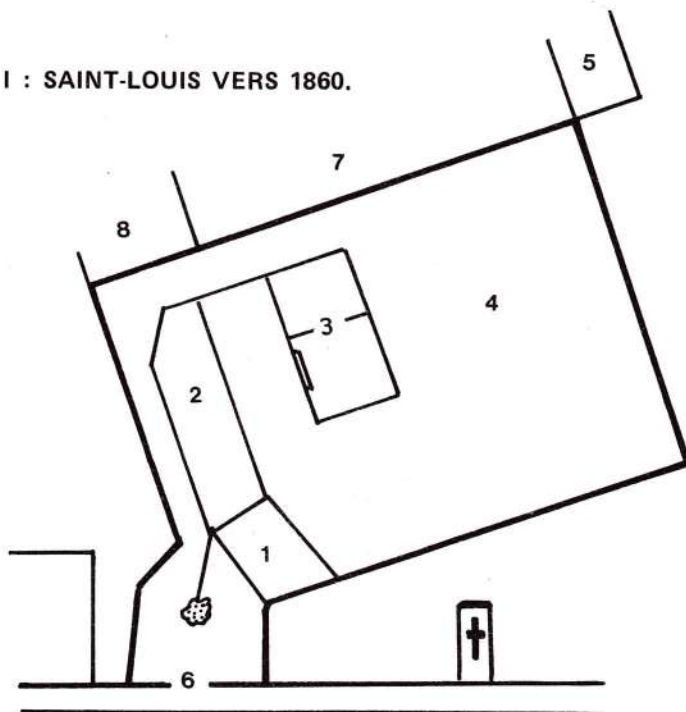
\* 1857 voit se fonder l’internat, et très vite la place fait défaut.

\* En 1860, nouveau déménagement, définitif cette fois, au n° 3 de la Rue Neuve (aujourd’hui Rue Pepin).

En ce lieu appelé “la Motte-le-Comte” Saint-Louis acquit un vaste emplacement, avec un immeuble construit en contrebas de l’actuelle cour de récréation, au niveau de la rue.

La propriété acquise était plus petite que ce que nous connaissons : bordée à gauche par les actuels bâtiments de l’admi-

PLAN I : SAINT-LOUIS VERS 1860.



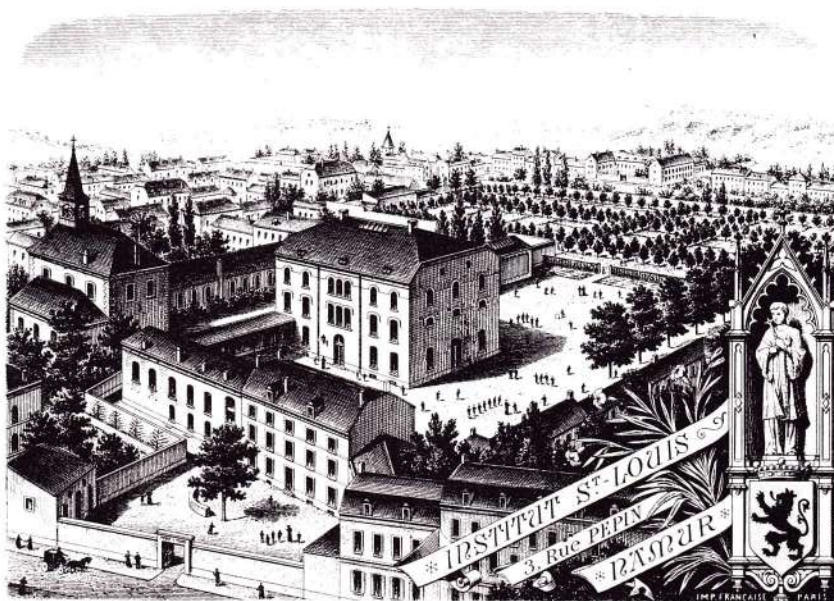
- Légende :** 1. Quartier du Proviseur    Salon des Abbés  
2. Réfectoire actuel – Chapelle à l'étage.  
3. Bloc des Etudes.  
4. Cour de récréation.  
5. Salle des Fêtes.  
6. Entrée – Cour au tulipier.  
7. Jardin des Capucins.  
8. Capucins, prison, orphelinat, maison de la Soeur, maison Saint-Paul.

nistration du cadastre, elle était limitée en haut de la rampe carrossable par la maison Saint-Paul (jusqu'il y a peu maison de la(des) soeur(s) ; de ce côté, l'Institut était limité par un mur prolongeant le pignon de la maison St-Paul et allant jusqu'à l'angle de la salle de gymnastique puis selon une autre ligne prolongeant le mur aveugle de la salle de gymnastique et se dirigeant vers l'ancienne chapelle Ste-Julienne (actuellement dépôt d'un commerçant) ; de là une autre ligne à angle droit avec la précédente revenait en oblique vers l'actuelle entrée des voitures, à l'époque seule entrée de l'Institut. Cette entrée (Plan I, 6) s'ouvrait sur une petite cour agrémentée, déjà à ce moment, d'un tulipier. A droite, s'élevait déjà le bâtiment en briques rouges (Plan I,

1) où habite aujourd'hui Monsieur le Proviseur : de la porte d'entrée partait une volée d'escaliers qui conduisait à l'actuelle salle à manger des abbés, alors occupée par le bureau et le salon du Directeur (l'une des portes garde encore les traces de la boîte aux lettres : on s'est contenté de la supprimer et d'enchâsser une pièce de bois dans la porte) . Le réfectoire d'aujourd'hui (Plan I, 2) se divisait alors en plusieurs locaux : certains auraient servi de chambres pour les professeurs et le plus vaste, de salle de gymnastique.

Une porte à double battant, surmontée d'un arc en plein cintre, donnait accès au "Bloc des Etudes" (Plan I, 3) : cette porte en légère saillie, permet aujourd'hui le passage de la grande étude à la salle vitrée.





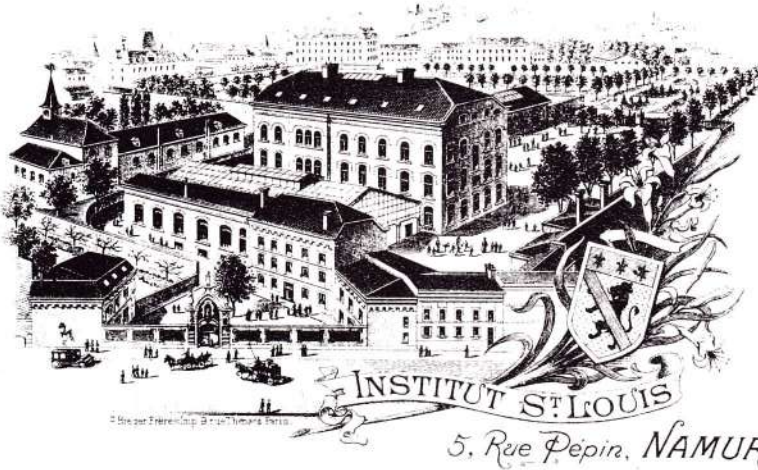
Ce “Bloc des Etudes” contenait le réfectoire (Plan I, 3a) , à l'emplacement de l'actuelle salle de gymnastique des primaires (jusqu'il y a peu, petite étude) , au-dessus, c'était la chapelle dont le plafond se confondait avec le faîte du toit ; un escalier monumental et divers locaux occupaient notre actuelle grande étude (Plan I, 3b) ; le premier étage abritait des classes, le second un dortoir. La salle vitrée n'existait pas : c'était une cour intérieure, partie de la cour de récréation (Plan I, 4) qui se terminait à l'angle de l'actuelle salle de gymnastique (Plan I, 5). Au delà s'étendait un immense jardin.

\* La vie s'écoule sans incident connu jusqu'en 1900, année de grands changements. Qu'on en juge :

— La chapelle se déplace: des éléments de

vitraux encore conservés aujourd'hui, nous indiquent qu'elle s'installa dans l'actuel grand réfectoire (Plan I, 2) ; ce bâtiment ne comptait pas d'étage à l'époque.

- Le “Bloc des Etudes” (Plan I, 3) s'agrandit : il est prolongé vers l'actuel grand hall (Plan III, 13) de la longueur de trois fenêtres (comparer les reproductions de l'époque — gravures 1, 2).
- La salle de gymnastique remplacée par la chapelle s'en va trouver refuge dans un ensemble aujourd'hui disparu : l'emplacement qu'elle occupait dans la cour de récréation est repérable actuellement grâce au pavement rouge-sombre qui le recouvre à la différence du reste de la cour.



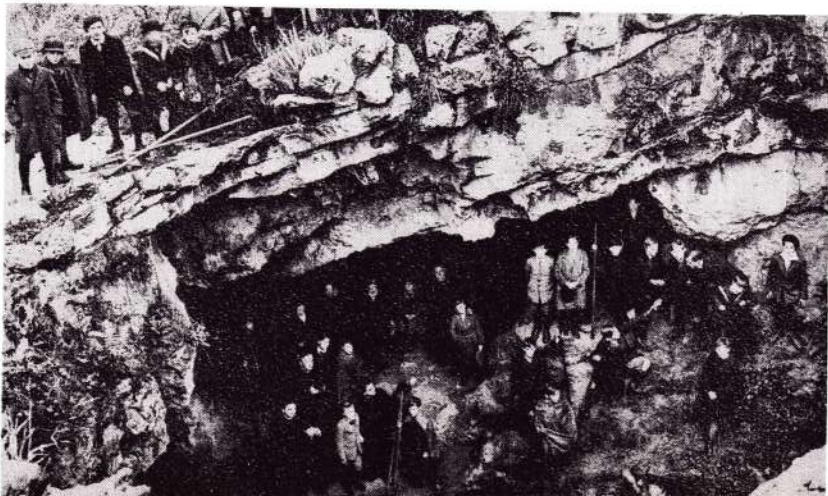
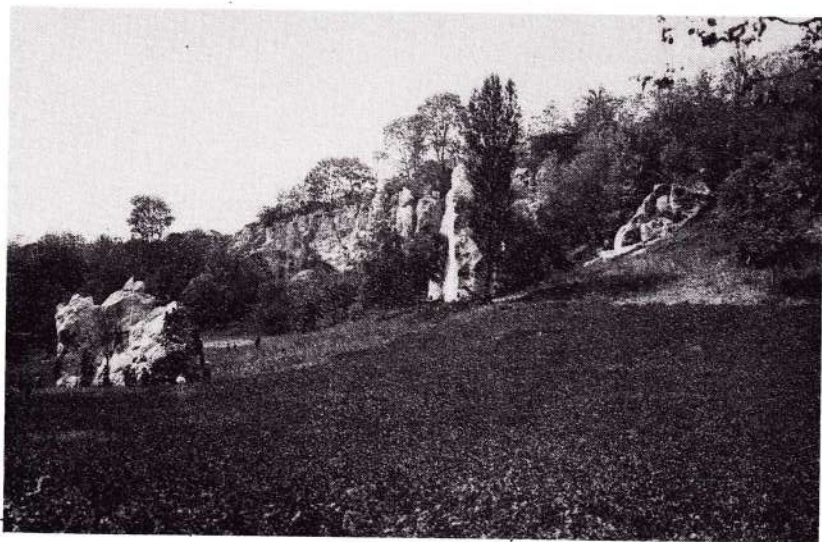
- Construction de la salle vitrée, plus petite que maintenant : seul l'espace pavé de dalles bleues était couvert à cette époque (Plan II, 7 ; Plan III, 7) .
- Enfin, la maison ne se contente plus de l'utile, elle pense aussi à l'esthétique, à moins que ce ne soit le goût du décorum ou un souci de prestige : le portail d'entrée est embelli : il est de style gothique et couronné d'un tympan triangulaire qui abrite une statue de saint Louis.

\* En 1912, on se dote d'une riche salle des fêtes, devenue aujourd'hui salle de gymnastique (Plan I, 5 ; Plan II, 11 ; Plan III, 5) . Elle était de style Louis XV, toute en moulures. Si aujourd'hui encore aucune fenêtre ne s'ouvre sur la cour de récré-

ation, c'est que cette partie de la cour n'appartenait pas à l'Institut à cette époque, mais constituait le jardin des Capucins (Plan I, 7) .

\* 1914 : la guerre. L'Institut fut occupé par les Allemands et servit de "Lazaret" (hôpital mobile de campagne) : il existe encore quelques inscriptions allemandes illisibles, en-dessous de la cloche. Pendant ces années d'occupation, l'Institut émigra à la rue Saint-Jacques. La guerre a laissé beaucoup de traces : les moulures et autres décorations de la salle des fêtes ont été précipitées au sol : c'est ce qui nous vaut notre antique et très sobre salle de gymnastique...

\* 1921 : Saint-Louis s'agrandit et s'aère : achat de 5 maisons sises Rue Pepin à l'emplacement de l'ancien parking, nou-



velle salle de gymnastique (Plan III, 15) et aussi du parc Saint-Fiacre, ceci pour favoriser les ébats sportifs des élèves. Saint-Fiacre était jadis une carrière qui aurait cessé toute activité aux environs de la guerre 14-18. C'est ce qui explique en partie le relief accidenté. Le domaine fut, après achat par une famille namuroise, transformé en un parc où se côtoyaient des arbres de chez nous et des essences plus recherchées.

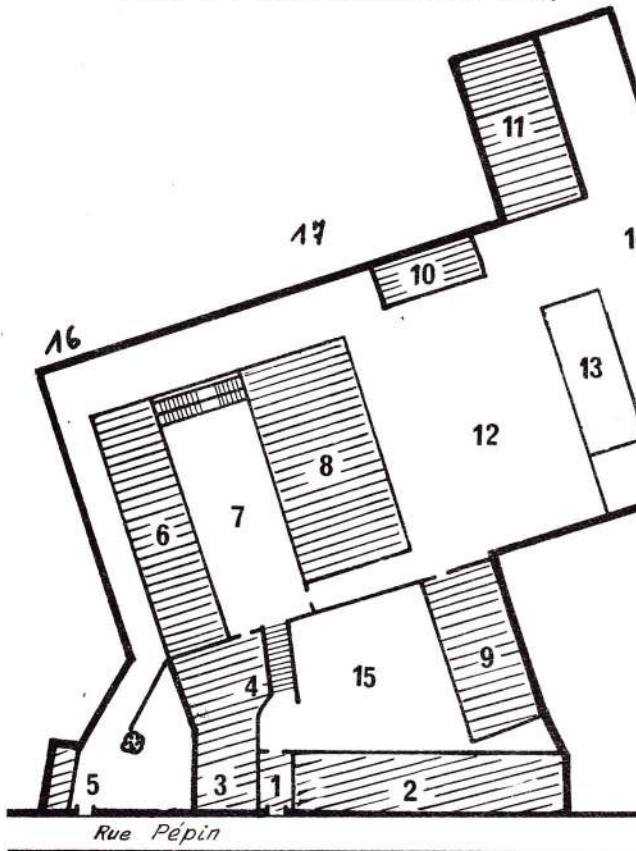
Longtemps après l'achat par l'Institut, à l'instigation de l'abbé Capelle, préfet, le parc fut prêté à l'armée, pour des manœuvres. En retour, Saint-Louis retrouva le terrain nivelé : plus de parc, mais l'assiette d'un terrain de football (1947).

\* 1929 : comme 1900, ce fut une année de

grands changements :

- la chapelle (on lui en veut ? ) est une nouvelle fois déplacée : on exhausse le bâtiment de l'actuel réfectoire (Plan I, 2 ; Plan II, 6 ; Plan III, 2) et la chapelle est établie à l'étage.
- un important escalier est construit au fond de la salle vitrée pour y accéder, et la dernière travée de la verrière est surélevée.
- le réfectoire traverse la salle vitrée pour occuper la place laissée libre par le déménagement de la chapelle.
- l'ancien réfectoire sera désormais utilisé comme salle d'étude et de cinéma.
- neuf classes en trois niveaux sont construites sur l'ex-parking, nouvelle salle de gymnastique ; elles étaient

PLAN II : SAINT-LOUIS VERS 1940.



Légende :

1. Entrée Principale.
- 2 Niveau 0 : rue Pepin : Procure — Bureaux et  
Chambres des Professeurs.  
Niveau 1 : Appartement du Directeur.
3. Niveau 0 : rue Pepin : Parloirs.  
Niveau 1 : Bureaux et Chambres Professeurs
4. Loge du concierge.
5. Entrée des voitures et des fournisseurs.
6. Sous-sol : Cuisine et réserves.  
Rez : Réfectoire des Elèves — Salon des Abbés  
1er étage : Chapelle.
7. Cour vitrée.
8. Rez-de-chaussée : Etudes : Grands - Petits  
1er étage : Classes - Vestiaire
9. Niveaux 0 - 1 - 2 : 9 classes.  
Niveau 3 : Chambres et bureaux professeurs.  
Détruits le 18-08-44.
10. Niveau 0 : 2 classes ou  
salle de gymnastique  
Niveau 1 : Chambres et bureaux des professeurs.
11. Salle des fêtes.
12. Grande cour.
13. Tennis
14. Jardin : potager et d'agrément.
15. Cour des externes.
16. Maison des Capucins — Saint Paul.
17. Jardin des Capucins.

adossées à la chapelle Sainte-Julienne, perpendiculairement à la Rue Pepin (Plan II, 9) .

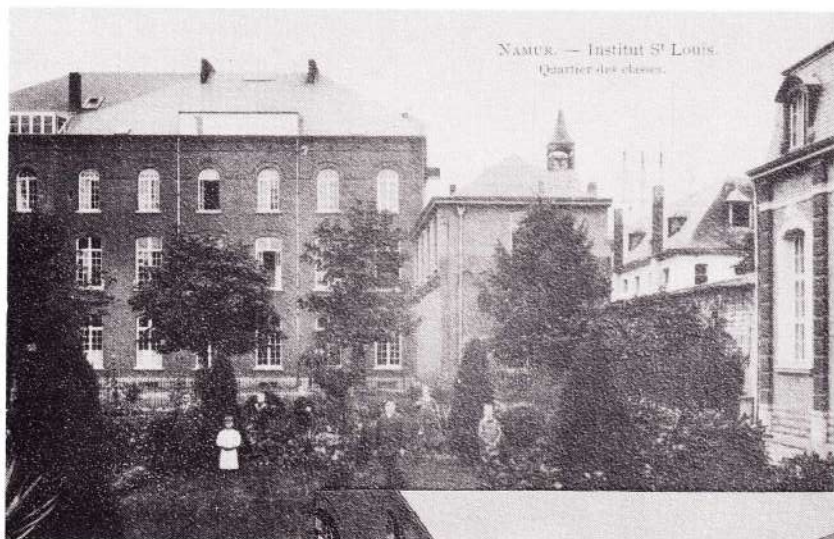
- 1929 : c'est encore et surtout la construction de la deuxième entrée (Plan II, 1) : nous avons vu que les élèves entraient par la cour au tulipier; de là ils gagnaient la salle vitrée. A partir de ce moment, ils passeront par la nouvelle entrée, par "chez Léon" (le portier de l'époque) . Un escalier monumental les conduisait du niveau "Rue Pepin" à la salle vitrée. Celle-ci fut allongée pour assurer la jonction avec le nouveau hall d'entrée (à cet endroit, le recouvrement béton et non plus de pierres bleues atteste cet agrandissement) : le passage de l'une à l'autre se

faisait par trois arcades encore visibles dans la salle vitrée.

De part et d'autre du nouveau couloir d'entrée, des parloirs (Plan II, 3 ; Plan III, 17) accueillaienent les visiteurs (ils subsistent sur la gauche; les deux premiers sont actuellement aménagés en secrétariat et bureau d'accueil) ; de plus, à droite, un escalier de service conduisait chez Monsieur le Directeur.

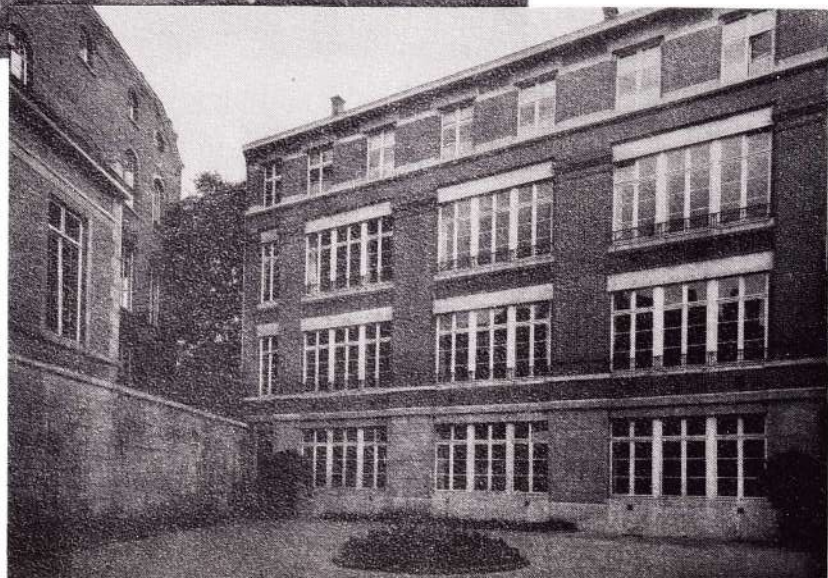
- Dernier détail (anecdotique) pour cette année : l'opération rafraîchissement et débarbouillage des élèves après les récréations qui, jusqu'alors, se passait sous les fenêtres de l'actuelle salle à manger des abbés se fera désormais dans la cour, le long de la grande étude.





*A gauche : actuelle étude  
Au centre : ancienne salle  
de gymnastique.*

*Les classes détruites le  
18 août 1944.*



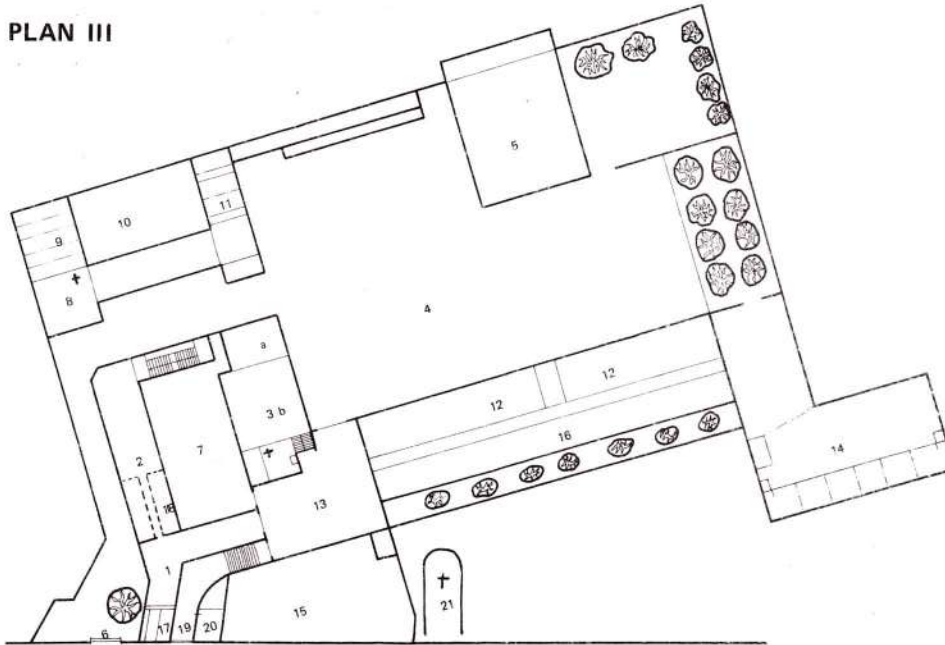
- \* En 1936, l'orphelinat que la Commission d'Assistance Publique avait installé dans les bâtiments des Capucins (actuellement Maison Saint-Paul —Plan I, 8; Plan II,16) déménage (les garçons vont à Saint-Jean de Dieu, les filles à la Rue Ernotte) . Les bâtiments laissés libres seront rachetés (sauf l'église) par Saint-Louis en 1939.
- \* En 1938, construction d'un petit bâtiment entre les nouvelles (de 1929) classes de la Rue Pepin et le bloc des études. Cette manoeuvre de réunion porte, dans la mémoire des anciens, le nom d'ANSCHLUSS.
- \* En 1939 (ou 1940) est abattu le mur de clôture qui séparait le domaine des Capucins (voir plus haut) de l'Institut des origines : ce mur allait du coin de la mai-

son Saint-Paul à l'angle de la salle de gymnastique. Cet espace ne sera utilisé que de manière épisodique : les bâtiments étaient destinés à la démolition, le terrain à des agrandissements futurs (réalisés depuis) .

C'est en 1940 aussi qu'il fallut démanteler la porte monumentale construite en 1900 : elle menaçait de s'effondrer sur les passants de la Rue Pepin ; la statue de saint Louis trouva refuge dans le "jardin des abbés" (Plan III, 14) .

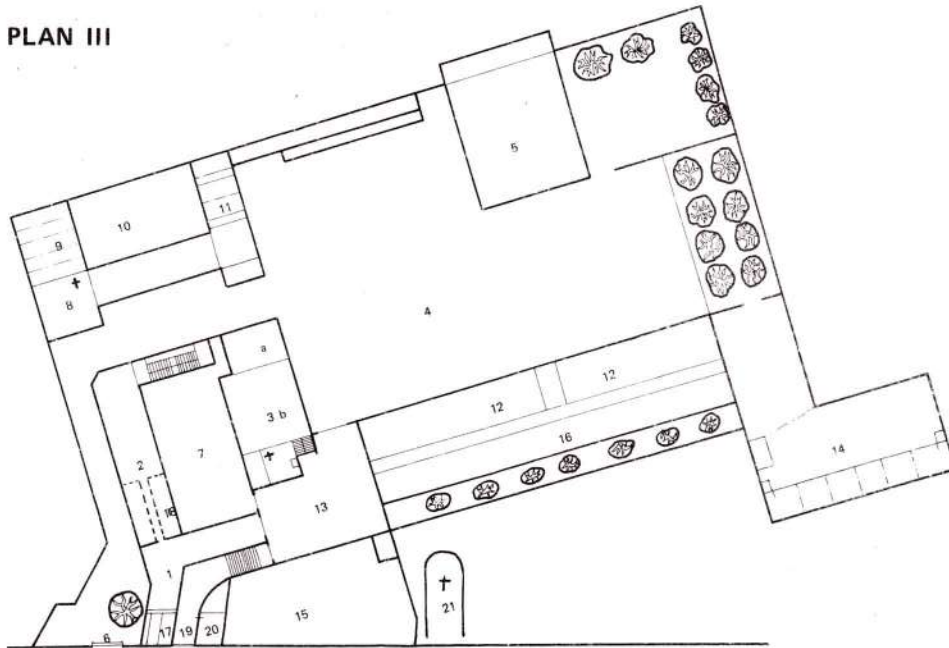
- \* 18 août 1944 : les bombardements anéantissent presque tout l'Institut : seuls subsistent, plus ou moins intacts, les bâtiments des Capucins, le bloc des études et celui du réfectoire (Plan II, 16, 6, 8) . Après cette catastrophe (qui ne fit qu'une victime, un membre du personnel

PLAN III



1. Vestibule.
2. Réfectoire des Elèves - Etage : Chapelle.
3. a) Etude  
b) Salle de gymnastique des primaires.
4. Cour.
5. Salle de gymnastique.
6. Entrée des Voitures.
7. Salle vitrée.
8. Saint Paul.
9. Classes des 5e - 6e.
10. Petit jardin.
11. Classes 5e - 6e - Chambres internes.
12. Bâtiment primaires.
13. Hall.
14. Ex-jardin - Nouvelles classes primaires.
15. Hall sports.
16. Laboratoires - Classes - Grand auditorio.
17. Accueil - Secrétariat.
18. Salle à manger des Abbés.
19. Entrée principale.
20. Conciergerie.
21. Choeur de l'ancienne Chapelle Ste Julienne.

PLAN III



1. Vestibule.
2. Réfectoire des Elèves - Etage : Chapelle.
3. a) Etude  
b) Salle de gymnastique des primaires.
4. Cour.
5. Salle de gymnastique.
6. Entrée des Voitures.
7. Salle vitrée.
8. Saint Paul.
9. Classes des 5e - 6e.
10. Petit jardin.
11. Classes 5e - 6e - Chambres internes.
12. Bâtiment primaires.
13. Hall.
14. Ex-jardin — Nouvelles classes primaires.
15. Hall sports.
16. Laboratoires - Classes - Grand auditoire.
17. Accueil — Secrétariat.
18. Salle à manger des Abbés.
19. Entrée principale.
20. Conciergerie.
21. Choeur de l'ancienne Chapelle Ste Julienne.

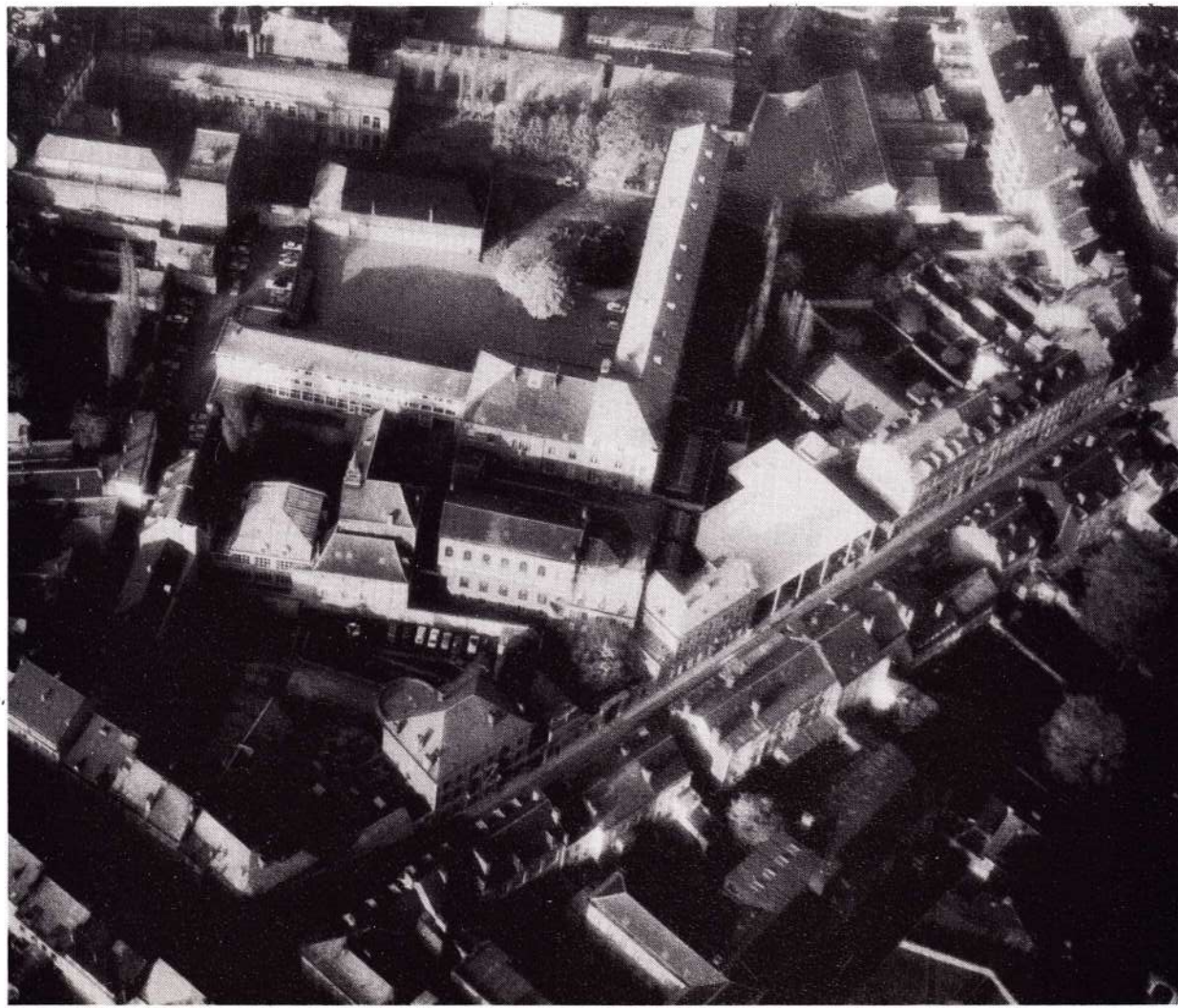
domestique de l'Institut) , professeurs et élèves trouvèrent refuge dans les bâtiments des Capucins (minés, eux, par l'âge ! ) : la vie était proche du camping...

- \* A partir de cette date se construit l'Institut tel que nous le connaissons actuellement.
- \* 1946 : érection du bâtiment des primaires (Plan III, 12) : au rez-de-chaussée, seules existaient les classes "côté cour" ; des arcades s'ouvraient "côté jardin" : l'idée du moment était de construire là une seconde salle vitrée (voir 1968) .
- \* 1960 : les bâtiments des Capucins, en ruines, furent abattus, et l'on construisit le bloc qui abrite aujourd'hui deux classes des 5e et 6e, la salle des profes-

seurs et les chambres des internes.

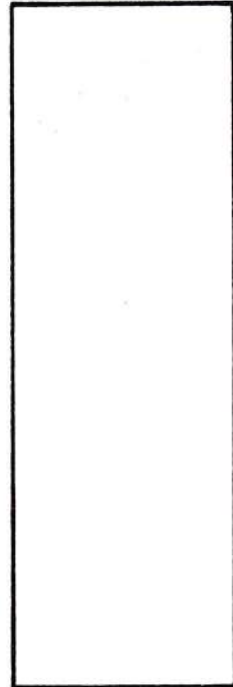
La même année, cinq classes sont construites au fond du jardin des poètes et rhétoriciens que l'on aménage à ce moment-là (Plan III, 9-10) .

- \* 1968 : le projet de construction d'une seconde salle vitrée fut définitivement abandonné : on édifia les laboratoires de sciences, de langues, le grand auditoire et les classes que nous connaissons aujourd'hui (Plan III, 16) .
- \* 1972 : le plafond et les colonnes de la grande étude sont consolidés ; aménagement de huit classes au premier étage, d'un nouveau dortoir au second.
- \* 1974 : le nouveau dortoir est amputé : quatre classes s'y installent, orgueilleusement baptisées "Quartier Latin" par les utilisateurs.



\* 1977:: mise en chantier d'une nouvelle salle de gymnastique (Plan III, 15) , à l'emplacement des bâtiments bombardés le 18 août 1944.

De même, mise en chantier d'un tout nouveau bloc destiné aux trois premières années primaires (neuf classes plus quelques locaux réservés aux professeurs) à la place du "jardin des abbés" (Plan III, 14) .



1853	: Fondation	: 40 élèves.
1878	: 25e anniversaire	: 183 élèves.
1881	: Création de la première année des humanités anciennes :	187 élèves.
1903	: Cinquantenaire	: 189 élèves.
1928	: 75e anniversaire	: 195 élèves (?)
1939	: 1e rhétorique	: 486 élèves.
1953	: 1e centenaire	: 490 élèves (?)
1967	:	679
1968	:	661
1969	:	727
1970	:	779
1971	:	847
1972	:	910
1973	:	930
1974	:	970
1975	:	1016
1976	:	1022
1977	:	999
1978	: 125 ans	: 1016

(1028 si on inclut la 1e rénové B située à l'Ilon, mais rattachée administrativement à Saint-Louis).



***B. Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre."***

Genèse, 1, 28

- Pendant ses trois premiers quarts de siècle d'activité, l'Institut (l'Ecole Saint-Louis) garde un nombre d'élèves assez stable, approchant les 200 unités;

- La création de la première année des humanités (1881) n'a pas provoqué d'accroissement des effectifs;

- Depuis une douzaine d'années, l'école primaire manifeste une bonne stabilité numérique (1967 : 415; 1978 : 423), avec cependant une chute en 1968 (366), compensée en quatre ans (1972 : 430);

- A partir de la création des humanités complètes, le nombre d'élèves semble avoir progressé assez régulièrement, puisque en 1939 l'Institut totalise 486 élèves.

Cet effectif doit être resté à peu près semblable jusqu'aux années 60; de 1967 à 1976 se poursuit une progression régulière due, peut-on croire, à la création, presque chaque année, de nouvelles sections (voir ailleurs).

Une autre comparaison intéressante et instructive est celle du nombre des enseignants : en 1868, ils sont 11 : le directeur, un surveillant, 4 professeurs dont 3 sont également surveillants, 1 comptable, et 4 professeurs de cours facultatifs. 110 ans plus tard, que trouvons-nous? 97 personnes : directeur, proviseur, chef d'école primaire, préfet, enseignants, personnel administratif.

### C. Création des sections

1853 :

Création de l'Ecole Saint-Louis, école primaire uniquement.

1881 :

Ouverture de la première 6e latine ; on en profite pour changer le nom de l'Etablissement : il devient *Institut*.

1935 :

Création de la première 5e latine (Latin-Grec) .

1939 - 1940 :

Première rhétorique ; le cycle des humanités anciennes est complet.

1951 :

Ouverture d'une 2e latin-mathématique (la section n'arrivera jamais à terme, et se verra supprimée en 1955) .

1967 :

Ouverture de la section moderne.

1969 :

Ouverture de la 4e Latin-Sciences

1970 :

Ouverture de la 4e Scientifique B.  
de la 2e Latin-Math.

1971 :

Ouverture de la 4e Scientifique A

1978 :

Rénové — Mixité.

#### *D. Evolution des programmes*

En 1868, l'Ecole Saint-Louis compte 8 années primaires, réparties en 4 classes divisées chacune en division inférieure et supérieure. On commençait en 4<sup>me</sup> division inférieure pour finir en 1<sup>ère</sup> division supérieure. Qu'enseignait-on dans ces classes?

Histoire Sainte, catéchisme, langue française, mémoire, arithmétique, géographie (sauf en 4<sup>me</sup>), lecture, écriture, et aussi : "un cours de langue latine sera donné aux élèves de la 1<sup>ère</sup> classe à partir du 1<sup>er</sup> janvier de chaque année,,. Et il semble bien que ce cours n'était pas que de pure forme : les élèves y apprenaient les premiers éléments de grammaire, ainsi que les déclinaisons et conjugaisons régulières. Et ce n'est pas tout : le pro-

gramme prévoit l'Építome Historiae Sacrae (Abrégé d'Histoire Sainte) de Lhomond : "Lecture du texte; accent tonique - Traduction et explication grammaticale des 20 premiers chapitres - Versions et thèmes composés de mots déjà vus, à faire de vive voix et par écrit.,,

On reste ébahi devant pareilles directives, d'autant plus que pour les autres matières les exigences sont au moins aussi grandes, par exemple, il est prévu que : "Dans les premières classes, on exerce la mémoire des élèves en leur donnant ou un paragraphe du Télémaque (de Fénelon, N.D.L.R.) ou un morceau de La Fontaine, à apprendre chaque jour par coeur. Chacune de ces leçons est expliquée la veille par le professeur.,,

Les autres cours révèlent le même souci d'approfondissement, la même exigen-

ÉCOLE SAINT-LOUIS, A NAMUR.

PROGRAMME  
DES ÉTUDES.

ANNÉE SCOLAIRE 1868-69.

NAMUR.

TYPOGRAPHIE DE P. GODENNE, IMPRIMUR-LIBRAIRE,  
GRAND-PLACE, 2.

ÉCOLE SAINT-LOUIS, A NAMUR.

PROGRAMME DES ÉTUDES.

HISTOIRE SAINTE.

4<sup>e</sup> Classe, 1<sup>re</sup> division.

(Auteur : A. M. D. G.)

Les quatre premières époques : depuis la création du monde jusqu'à la mort de David.

3<sup>e</sup> Classe.

(Même auteur.)

Répétition du cours précédent, puis continuation jusqu'à la fin de la captivité de Babylone.

2<sup>e</sup> Classe.

(Même auteur.)

Revue des cours précédents, et continuation jusqu'à l'Abrogé de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, inclusivement.

N. B. Pour l'intelligence de chaque leçon d'histoire sainte, les professeurs en font en quelque sorte l'analyse par une suite de questions puisées dans le texte même, et auxquelles plusieurs élèves répondent, avant d'en exiger la récitation.

ce de travail : "Catéchisme, 1ère classe. Répétition synthétique de tout le petit catéchisme, et développement de la religion chrétienne à l'aide de l'Évangile. N.B. Les professeurs font apprendre exactement le texte du petit catéchisme par demandes et réponses. A partir de la 3<sup>me</sup> classe, ils font mettre par écrit la leçon récitée, en texte continu, après avoir fait cet exercice de vive voix avec quelques élèves. - Dans la 1ère classe, on remplace cet exercice par une analyse grammaticale (orale ou écrite) de la leçon, pour en bien approfondir le sens. Ces exercices sur le texte sont toujours suivis d'une récitation simultanée du texte pur, afin qu'il demeure bien gravé dans la mémoire des enfants,,.

Nous ne devons pas être étonnés si nos prédécesseurs savaient écrire sans faute :

Français, 2<sup>me</sup> classe : "Étude de la grammaire française par NOEL et CHAPSAL jusqu'à la syntaxe, avec les règles d'accord du participe passé." Cette étude est fortifiée par de nombreuses applications, au moyen de dictées quotidiennes pendant un quart d'heure matin et soir, lesquelles sont corrigées immédiatement; on y ajoute chaque jour dix minutes d'analyse grammaticale de vive voix, qui sera mise par écrit une fois par semaine. Enfin, on fait un exercice français de MOUZON. On exerce de temps en temps les élèves à rédiger une petite lettre, en les aidant à trouver les idées et les mots, et à former des phrases simples et correctes.

Télémaque : les deux premiers livres de mémoire. (Cela représente 27 pages imprimées en tout petits caractères.)

La grande absente de ce programme est l'histoire, mais il ne faut pas oublier les cours facultatifs : langue allemande, musique vocale, dessin académique, dessin linéaire, gymnastique : on peut croire que ces cours avaient du succès, puisque leurs titulaires (sauf le professeur d'allemand) font partie du personnel de la maison.

Un programme exigeant donc, accordant une grande importance à la mémoire, sans la privilégier à l'excès cependant, sans négliger l'approfondissement de la compréhension, ni les exercices de "fixation", des notions acquises. La recherche, couronnée de succès semble-t-il, d'un équilibre de bon aloi entre la tête bien pleine et la tête bien faite.

En 1881 est créée la 6<sup>me</sup> latine : les potaches d'alors (mais en étaient-ils?) y

apprenaient aussi le grec : rien que de très normal, si l'on sait que le latin, lui, était "préparé", en dernière année des primaires.

Un bond dans le temps nous conduit à l'entre-deux-guerres.

- L'organisation des primaires a changé : elles comptent 6 années et non plus 8.

- Le programme est-il semblable? Oui! Identique? Non! En clair, il a évolué :

\*la gymnastique, devenue suédoise, le solfège et le dessin sont entrés dans le programme de toutes les classes.

\*des cours facultatifs "donnés sur la demande et aux frais des parents", subsistent : langue anglaise, langue allemande, dessin académique, gymnastique spéciale et musique instrumentale;

\*des nouveautés apparaissent : le "fla-

mand,, à partir de la huitième (actuelle 5ème) et l'histoire, oubliée le siècle précédent, enseignée maintenant depuis la neuvième, première année (3me actuelle)

\* une suppression par contre : le latin; faut-il y voir un effet de la diminution du nombre d'années des primaires, ou bien une modification des buts poursuivis par l'Institut Saint-Louis, à moins qu'il ne s'agisse d'un alignement sur les programmes officiels (voir plus loin)?

\* dernière modification enfin, la géographie apparaît dès la dixième, 1ère année (1ère actuelle) alors que précédemment elle n'était abordée qu'en troisième classe (3me actuelle).

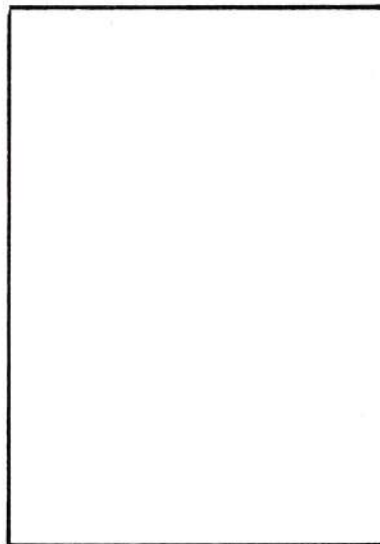
- Le contenu des cours est-il modifié? La réponse à cette dernière question est plus difficile : en religion, on parle toujours du catéchisme et de l'histoire sainte; en français, disparition remarquée du

Télémaque, mais le programme, beaucoup plus fouillé et précis que précédemment, prévoit au menu de toutes les années : élocution, lecture, écriture (considérée comme une branche à part entière à partir de la neuvième, 1ère année), vocabulaire, grammaire et analyse (pas d'analyse cependant en dixième, 1ère année), orthographe, et rédaction (sauf en dixième, 1ère année).

La comparaison en détails, matière par matière, pourrait être tentée, mais elle risquerait d'être fastidieuse, en supposant qu'elle soit possible. En effet, les deux programmes distants d'un demi-siècle que nous possédons, diffèrent fondamentalement : si celui de 1868 semble donner surtout des orientations pédagogiques, (voir fac-similé), le second met l'accent sur le contenu des cours (cf. fac-

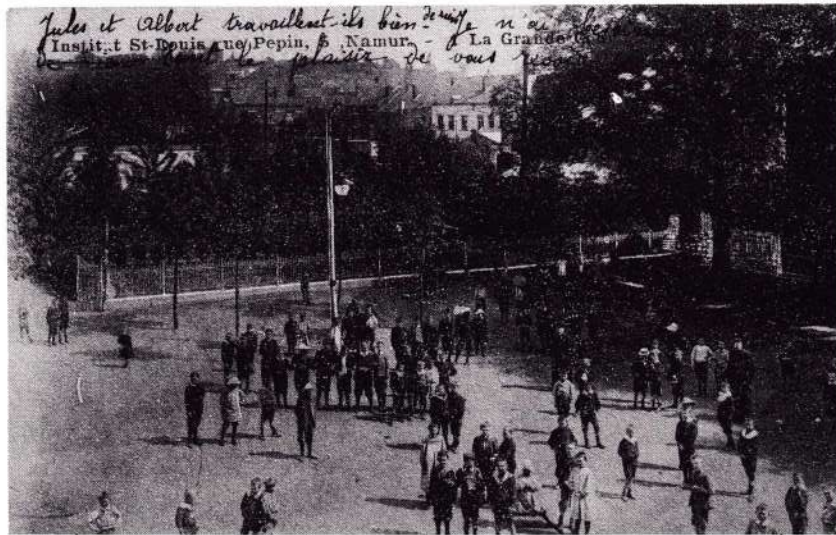
similé) : peut-être cette modification est-elle due au fait que "les cours sont donnés conformément au programme officiel avec le but spécial de préparer aux humanités anciennes et modernes,,.

Une dernière constatation, et peut-être importante, concerne la place accordée à la mémoire : elle a perdu de son prestige, elle n'est plus présentée comme une matière particulière, elle semble n'être plus une fin en soi, même si elle n'est pas négligée et joue toujours un rôle appréciable, mais on insiste davantage sur la récitation "expressive,, sur la déclamation, que sur la quantité de pages emmagasinées.





# des hommes



LA GUERRE APPROCHE.

*A travers quelques vieilles rédactions :  
modeste contribution à "l'histoire des  
mentalités,,.*

X.C.

*Nous ne sommes pas en Tchéquie!*

Le 14-6-39

*Clac! ... Un signal! ... Rompez les rangs! .  
Chacun court dans une différente direc-  
tion. Penchés sur les bacs d'eau, tous se  
bousculent.*

*Le surveillant essaye de mettre de l'ordre;*

*- Cordier, 5 pages!*

*• Thunus, une retenue!*

*Ça suffit! Tout le monde reste calme.*

*Avançons un peu? ...*

*Quelques élèves en retard se dépêchent  
de prendre leurs livres à l'étude; car la  
clef du surveillant frappe les vitres.*

*- Des rumeurs! Qu'est-ce?*

*- On n'est pourtant pas en Tchéquie...*

*Ici! (1)*

*Une discussion s'est élevée entre deux  
keepers :*

*- Je te dis que la balle est au-dessus de la  
ligne.*

*- menteur!*

*C'en est assez. Celui-ci reçoit un coup de  
poing sur le nez.*

.....

*Un coup de sifflet bref comme l'éclair  
arrête cette comédie.*

*Le surveillant :*

*- Privés de boules jusqu'à nouvel ordre!*

*Les deux querelleurs renommés pour  
leur gourmandise s'éloignent et regardent  
de loin d'un air dédaigneux le surveillant  
comme pour dire :*

*- Si tu n'étais pas là, on mourrait de rire,  
tellement on serait heureux.*

*C'est un peu vrai.*

P.A. 6me latine

(1) L'année 38/39 est celle de l'invasion de la Tchéquie. L'auteur sera prisonnier politique. Travaillant comme forçat au déblaiement d'une ville allemande bombardée, il sera blessé; transporté sans

connaissance dans un hôpital, il retrouvera, à son réveil, sur la table de nuit, un seul objet sauvé : sa statuette de N.D. de Beauraing.

Devoir : Lettre à vos parents.

17 janvier 1940.

*Sans aucun doute, chers parents, la petite vie tranquille, douillette, presque monotone que nous menions jadis entre les quatre murs du collège et les rochers de Saint-Fiacre, nous ne la reconnaissons plus du tout! L'attente du nouveau, de l'imprévu nous excite, nous énerve. Chaque matin, les internes s'attroupent autour d'un "bienheureux", qui goûte les douceurs de la vie de famille. La vie à laquelle on rêve, à laquelle on pense les soirs de guigne, dans son lit, en écrasant une larme : la mère qui tricote, le papa qui lit son journal, l'aïeule qui sommeille, et l'élève qui écoute tranquillement les dernières nouvelles...*

*Le jeune orateur, au milieu de ses condisciples, gesticule, renifle, commente, approuve, combat, condamne. Les auditeurs transis frappent du pied pour se défendre du gel qui traîtreusement leur mord les talons.*

*- "Pourquoi ne retourne-t-on pas puisque c'est si grave? "*

*- "Tu ne voudrais pas! Nous aurions trop de chance! "*

*La guerre, pour les plus jeunes, c'est la liberté. Plus d'internat, plus de pages, plus de retenues, de cartes blanches, plus de surveillants qui vous trouvent toujours en défaut.*

*Quant à notre vie scolaire, elle n'est pas changée; c'est la même ambiance que les années précédentes. Calme et ordonnée, elle n'est troublée que rarement par le ronflement d'un avion ou les mugissements lugubres des sirènes.*

R. V. 3<sup>me</sup> latine.

*Lettre aux parents.*

*Le 17 janvier 1940.*

*Premièrement, je ne suis pas interne. Je ne sais si je pourrais sans en mourir vivre et sourire sous cette règle monotone comme un tic tac, imposante et banale comme les pages d'un vieil album. Sûrement j'en mourrais.*

*Puis, il est probable que je n'écrirais pas. Le vent du Sahara ne soulève que du sable et ma première lettre dirait tout.*

*Mais si, vieil interne polissant un pupitre, si j'étais forcé d'écrire - mais tout à fait forcé - à cause d'une chose importante, capable de bouleverser un ordre de collège, l'imminence d'une guerre par exemple (oui, prenons ce cas-là), eh bien! je rédigerais quelque poulet dans ce goût-ci :*

*Chers parents,*

*Au beau milieu de votre lettre, vous me demandez si la vie et l'étude me sont*

*encore supportables après ces bruits qui disent cela; si j'ai grande nostalgie et si corps et esprit soutiennent le coup.*

*Bon. Me voici dans la salle d'étude et par la porte ouverte, tranchée par le noir d'une soutane, j'entrevois un coin de notre vieille cour prosaïque voilée hypocritement d'une nappe de jeune neige - et j'imagine un Louis-Philippe engoncé par l'hermine... La cour, puis le jardin, puis le mur qui cache la Liberté... - Est-ce un début de confidences? Eh! Ne voyez-vous point là Monsieur l'abbé qui se coule parmi les pupitres? et c'est pour moi, je le sais : mais je travaille, je me penche, je me mordille la lèvre, je tripote un crayon, et je suis sauvé. Car ici - et je souligne - règne l'Activité.*

*L'Activité. Voilà : en cette salle, c'est le travail et il faut avoir plusieurs livres sur sa tablette. Un crayon est presque indispensable, et ceci et ça...*

*Dehors, dans la cour, pensez bien que si vous ne courez, sautez, glissez et mugissez en agitant les bras, vous êtes le pire*



*des indisciplinés; durant la classe, ne manquez point de froncer les sourcils et de regarder partout, sauf du côté de la fenêtre....*

*Eh bien! Après tout cela, comment pourrais-je encore songer à vous, à la maison, au pré, et à tant de choses qui vous prennent toute l'âme, parfois, dans les maigres moments de répit?*

*La règle s'empare de tout, de tout. Que penserais-je à la guerre! qu'en dirais-je! Pour me renseigner, il n'y a que la mémoire des externes et les saccades des sirènes...*

*Votre fils qui voudrait avoir le temps de vous aimer,*

A.M.

### A MALIN, MALIN ET DEMI...

Pendant les examens, le professeur de néerlandais, l'abbé Frisyn, déployait son journal devant lui. Avec le bout de sa cigarette, il y perçait deux petits trous, qui lui permettaient de voir sans être vu, ce qui n'empêcha pas que... Un élève de mon cours éprouvait toujours de grandes difficultés à réussir les susdites épreuves; lors d'un examen de dissertation, il se plaça astucieusement près de la fenêtre qu'il ouvrit, mine de rien. Puis, toujours innocent comme l'enfant qui vient de naître, il écrivit le sujet de la dissertation sur un petit bout de papier que, malicieusement, il glissa dans une boîte d'allumettes. Un lancer aussi discret que précis, et la boîte se retrouve dans les mains d'un complice, élève de l'athénée, posté dans la cour. Un gros quart d'heure avant la fin de l'examen, on frappe à la porte, on prie monsieur le professeur de bien



vouloir remettre cette lettre urgente à ce jeune homme, là-bas, près de la fenêtre ouverte...

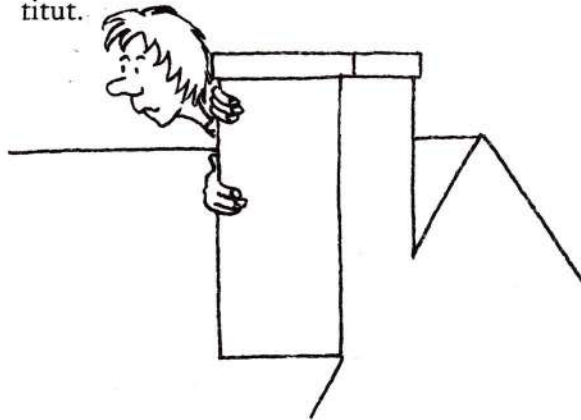
Que croyez-vous qu'elle contenait, cette lettre, et qui était ce messager si empressé?

*“MES JEUNES ANNEES.....,  
(Charles Trenet).*

*“Ils ne restaient pas tous,  
Mais parfois revenaient.....,”*

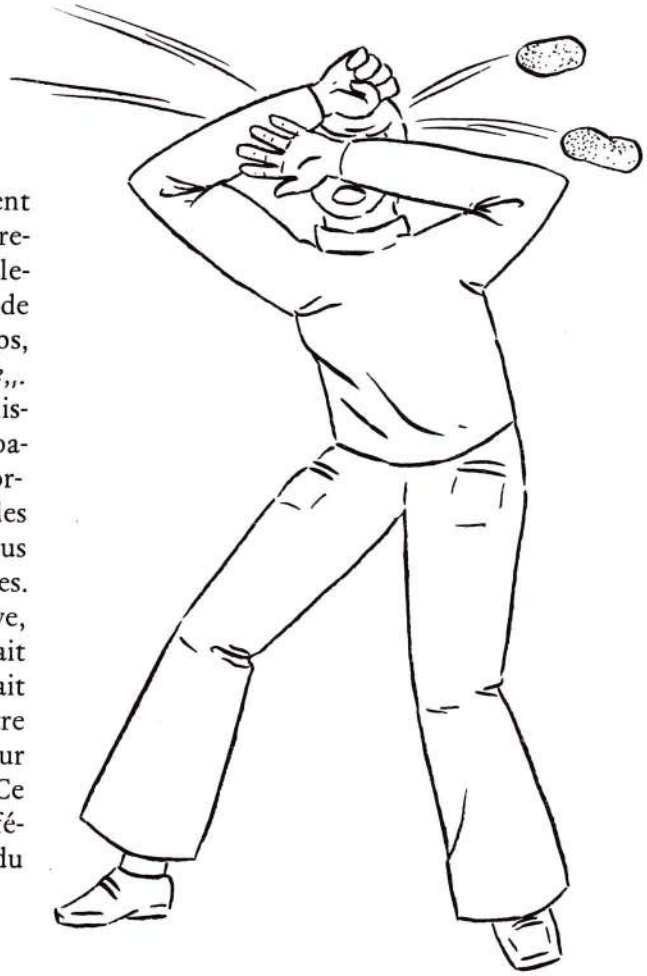
L'entrée à l'internat est un grand bouleversement dans la vie d'un petit garçon : il lui faut quitter ses parents, sa famille, sa maison, son village, sa campagne, sa petite école, tout un monde connu et plaisant, familier et rassurant, pour un univers tout neuf, inquiétant : la grande étude, la cour emmurée, la ville, les longs couloirs et le dortoir, des visages étrangers, les surveillants,... et cela pour trois mois qui n'en finissent pas. Et que dire s'il s'agit d'un tout petit qui entre en primaires ? Si l'adaptation n'est facile à aucun, elle est impossible à d'autres, tel celui-ci, venu d'Erquelinnes : après quinze jours, un bel après-midi, il profite du couvert des arbres et de la proximité de la gare pour s'enfuir de Saint-Fiacre.

Ses parents, avertis par le directeur, l'attendent, le cherchent. Ils retrouveront leur rejeton vagabond, ... le lendemain, ... réfugié sur le toit de la maison. Il reste là, irréductible, sourd aux prières, aux ordres, aux menaces de ses parents, jusqu'au moment où ils lui promettent qu'il ne devra pas retourner à Saint-Louis. Quelques mois plus tard, soumis?, convaincu?, mûri?, il est de retour à l'Institut.



### “CANADAMACHIE,,

Monsieur Lattaque, l'ancien et excellent professeur de mathématiques, était rarement ponctuel et commençait généralement son cours avec 15 à 20 minutes de retard sur l'horaire. Pour tuer le temps, nous organisions une “canadamachie,,. Un condisciple, fils de fermier, fournissait les munitions, puisque c'est de bataille qu'il est question. Il nous apportait des petites pommes de terre et, les tables disposées en deux camps, nous nous “canardions,, à coups de tubercules. Pour éviter toute arrivée intempestive, un “neutre,, surveillait la cour que devait traverser le professeur, un autre avait l'oeil sur le couloir. Une seule fois notre vigilance fut prise en défaut et monsieur Lattaque surgit en plein combat! Ce jour-là, nous eûmes droit à une conférence de morale en lieu et place du cours de math... Lourde sanction!

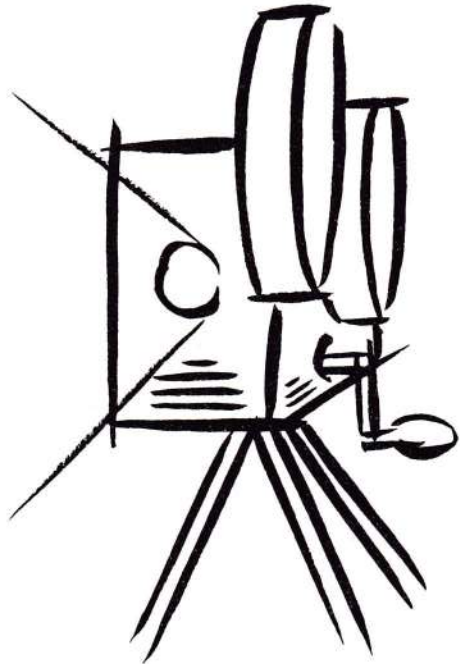




*EN CE TEMPS-LA,*

*LE CINEMATOGRAPHE....*

Deux ou trois fois par an, aux grandes occasions, nous avions droit à une séance de cinéma : c'était des films en noir et blanc, aux sujets ou aux personnages bien choisis : Charlot, la bataille de Verdun ... Une des sanctions de l'époque était la privation, pas de dessert, de cinéma : les punis devaient se placer au fond de la salle, tournant le dos à l'écran (le préfet d'alors, qui avait de la culture, connaissait Tantale)... Assez souvent le supplice devenait général, par la mauvaise grâce du dieu de la technique : le film se brisait, la réparation n'était pas possible en deux minutes, et tout le monde retournait à l'étude...



## QUELQUES SOUVENIRS

### D'AVANT-HIER...

Je ne sais pas si les articles historiques de cette revue ont évoqué ce que l'on pourrait appeler la "vie théâtrale à l'Institut Saint-Louis,,. Je suppose que non et, à tout hasard, je vais m'y employer.

Quand on revoit l'ensemble d'une trentaine d'années, on s'aperçoit que le théâtre a tenu une place importante dans les loisirs de la maison. Et c'est bien, somme toute, parce que je crois que "les planches,, dégagent une personnalité, affranchissent des timides et révèlent ou font naître des talents.

Pour ma petite part, je crois à la valeur éducative du théâtre "scolaire,, qui a évidemment les qualités et les défauts de l'amateurisme, mais qui, conjugué occasionnellement avec le théâtre professionnel, vu de la salle bien sûr, peut initier lesdits amateurs à certains secrets de l'art théâtral et, par là, à certains dons de

créativité. Même ceux qui ne seraient que spectateurs deviennent plus perspicaces quand ils ont la bonne fortune de pouvoir comparer professionnels et amateurs de leur âge qui s'échinent, avec des succès divers, à dénoyauter la pulpe des textes et à faire surgir les personnages souterrains de la comédie qui se joue en surface.

Car il est bien vrai que la "comédie humaine,, n'échappe pas tellement aux lois de l'art dramatique : nous sommes en scène plus souvent qu'il n'y paraît et notre comportement habituel cache plus qu'il ne révèle un subconscient individuel et peut-être aussi un subconscient collectif qui affleure brutalement à certains moments de crise. Ce sont ces affleurements que le théâtre cherche à provoquer artificiellement et le succès de l'opération dépend beaucoup du talent "d'incarnation,, de l'acteur.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'art dramatique est, en fait, plus insidieux qu'il ne semble à première vue. Ajoutons



à cela que c'est presque un art complet associant couleurs et sons, image, parole, mouvement, espace (fût-il réduit), temps (même résumé) et vie surtout : la vie, même si elle est truquée par des décors, des masques et des maquillages, la vie qui est là, présente, s'essoufflant et battant son rythme cardiaque pour nous gagner à son émoi et à sa palpitation!

Pour bien faire pourtant, pour que l'amateurisme ne tourne pas à l'académisme, il faut un maître. Nous avons eu la chance à Saint-Louis, d'avoir successivement deux maîtres qui ont marqué pas mal de générations d'élèves et de professeurs; car nous n'avons pas été les derniers à profiter de leurs talents et de leurs leçons. Vous les avez reconnus : il s'agit de Mr Cuyvers et de Mr Bombeeck. Grâce à eux, on a pu monter des spectacles auxquels on ne se serait jamais cru destiné, on a vu des créations de personnages qu'on ne peut oublier. Qui ne se rappelle cet Harpagon, "crevant l'écran,, qu'on n'a pas souvent retrouvé chez des

professionnels, particulièrement savoureux dans les deux scènes célèbres du "Vol,, et de "Sans dot! ,, dont l'humour féroce nous arrachait des larmes et des rires sans pourtant porter atteinte au réalisme du personnage.

Qui ne se souvient d'un talentueux luthier qui parvenait à refermer sur un violon, son dernier chef-d'oeuvre, le couvercle de l'écrin "comme on met son enfant au cercueil,, transformant ainsi un minuscule mélodrame en tragédie?

Nous en avons vu d'autres et nous avons découvert les résonances profondes que peuvent avoir les prolongements de l'art et du talent. Nous avons découvert le charme et l'art mystérieux de ce que tant de gens cultivés considèrent comme des pensums pour écoliers : les fables de La Fontaine!

Nous avons aussi connu des montages ambitieux et qui ont, ma foi, réussi. Telle, par exemple, la pièce de Sophocle, Antigone, qu'un rhétoricien très doué, s'était offert à traduire en alexandrins.

Il fallait le faire, vous l'admettez! On s'était pris au jeu et on avait décidé d'y mettre tout le paquet. Non seulement, on jouerait la pièce dans ce texte nouveau, mais on n'escamoterait pas les choeurs. Au contraire, on les "chanterait,, et on les "danserait,,. Car, nous disposions encore d'un autre "maître,, Mr J. Verrees, un musicien plein de talent et d'imagination poétique et à qui nous avions demandé une composition musicale d'écriture moderne, qui nous a ravis. Quant à la chorégraphie, elle fut modeste sans doute, créée et exécutée avec les moyens du bord, mais elle plut, et, à l'exécution, le public tenait à ne pas manquer les choeurs. C'est une bonne note, n'est-ce pas?

Décor ouvert grâce à une vue plongeante sur la ville de Thèbes. Choeur en permanence sur la scène. On avait vraiment accumulé les difficultés. Tout ce qu'on peut faire quand on peut compter sur des bénévoles! Que dire alors de la pièce? Longuement préparée, minutieu-

se mise en scène. On ne s'était rien refusé, pas même un orgue électronique et une trappe pour une "descente au tombeau,,. On se souvient d'un superbe sonnet sur la mort dit par Antigone au moment le plus pathétique!

La fièvre des répétitions avait duré deux trimestres et je me souviens d'une altercation survenue, à la veille de la générale, entre l'auteur (traducteur et interprète d'Antigone) et le metteur en scène qui voulait obtenir une légère modification du texte pour les besoins scéniques (car le jeune auteur avait voulu ajouter à Sophocle une scène des adieux entre les fiancés ! ) : d'où une petite bagarre qui leva pour la première fois et accidentellement l'anonymat de l'auteur de la traduction. Le secret demandé avait été gardé pendant plus de six mois. Les "copains,, n'en revenaient pas! Ce sont de bons souvenirs. Qu'est-ce que je vous disais? Le théâtre se joue sur plusieurs plans et souvent le spectacle est aussi dans la salle!

On ne monte pas tous les ans une "Antigone,, de cette qualité. Mais on a monté d'autres petites choses, moins luxueuses, mais bonnes au coeur tout de même. Pendant la guerre de 1940, on était privé de bien des choses, mais on ne se privait pas de tout! C'est ainsi que des amateurs décidèrent "d'enluminer,, un peu la vie quotidienne en créant de toutes pièces un petit "théâtre de poche,, dans une salle inoccupée, mais avantageusement parée sur ses murs de paysages dus au pinceau d'un jeune artiste namurois, devenu dans la suite célèbre, Mr Albert Dandoy, qui les avait réalisés pendant ses années d'apprentissage. Les dégâts dus à la guerre leur ont malheureusement porté un coup fatal.

On y a élevé des tréteaux de fortune et on y a monté de petits spectacles pour le seul public des classes supérieures d'humanités : un spectacle par trimestre! On y présentait généralement un ou deux extraits de pièces classiques suivis d'une comédie plus populaire. Les inter-

mèdes étaient assurés par les rhétoriciens, stylés par deux talentueux vicaires de la ville qui nous ont rendu d'inappréciables services. C'était très défoulant et bien des élèves y ont pris de l'assurance et de l'imagination. On a terminé la série par le "Noël sur la place,.. C'était certes très bon, mais un peu fatigant pour les organisateurs et les acteurs.

Sans compter les feux de camp qui étaient alors à la mode et dont on a fait de véritables petites pièces de théâtre : on y a beaucoup utilisés les jeux de J. Chancerel.

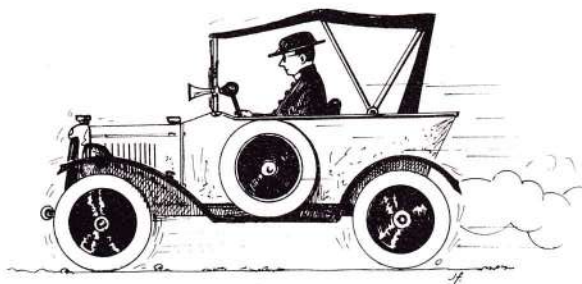
Je crois qu'il est temps que je stoppe mes souvenirs. Je crains d'ailleurs qu'ils lassent ceux qui ne les ont pas vécus. Mais que voulez-vous? C'est le sort in-grat de tous les souvenirs!

Je signale en terminant deux choses. Dans les dernières années que j'ai passées à Saint-Louis, la classe de poésie s'est offerte à assurer un modeste spectacle pour cette fameuse "distribution des prix," qui déjà alors perdait de son crédit. Je n'oublierai jamais le zèle parfait, dis-

cret, gentil et attentionné que m'ont prêté mes élèves à cette époque et la qualité des services qu'ils m'ont rendus. Je voudrais redire une fois encore ma gratitude à Mr Bombeeck qui s'est mis généreusement, non seulement à me secourir, mais à prendre la grande part du travail, la meilleure d'ailleurs, celle du métier, de l'artiste, de la compétence, mise au service de l'amitié.

On remarquera que je n'ai cité que quelques noms. Je devrais en citer beaucoup, des noms de collègues, des noms d'élèves... La liste serait trop longue si elle était complète : je me suis donc limité aux professionnels de la partie. J'espère que vous me donnerez raison. Merci!

Une deuxième chose : tout ceci ne tient nullement compte des dix dernières années et je sais que la tradition n'a pas été abandonnée, mais qu'elle a été plutôt enrichie. Alors, je demande qu'un témoin en parle. Ce n'est plus mon temps!



### L'ABBE HENNAUX.

Lorsque j'ouvre le tiroir de mes souvenirs de Saint-Louis, c'est souvent l'abbé Hennaux qui m'apparaît d'abord; il faut dire qu'il était bâti pour impressionner le gosse que j'étais. Il était grand et fort et d'un coup de poing, j'en étais persuadé, aurait pu, s'il l'avait voulu, casser un banc ou défoncer une porte. Et puis il y avait sa voix, sa grosse voix qui, lorsqu'il se fâchait, emplissait la classe, que dis-je? le bâtiment. Plus tard, lorsqu'en humanités nous étions plongés dans le silence des périodes d'examen, brusquement nous entendions éclater ses "sabre de

bois,, ou "choux, genoux, hiboux, cailloux, joujoux, poux..., ou encore sa chère devise "les SI n'aiment pas les RAI,, que sur son ordre une trentaine de gamins reprenaient en chœur plusieurs fois. Nous devinions alors qu'un de ses élèves avait eu le malheur de lâcher un "si j'aurais..., Car l'abbé Hennaux fut toujours un amoureux de la langue française, ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'il se trouvait dans son village, de parler wallon avec ses parents, voisins, amis... Cet amour, ce respect qu'il avait pour sa langue, il parvenait à le communiquer à ses élèves. Il avait rédigé, je m'en souviens, un manuel d'analyse.

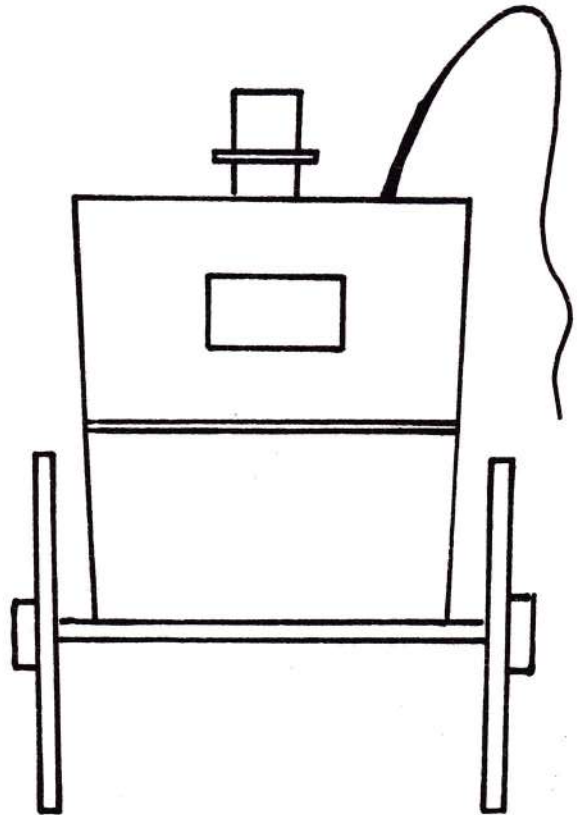
Tout en nous enseignant le français, l'histoire, l'arithmétique, la géographie et le petit catéchisme, l'abbé Hennaux exerçait aussi sur nous ses talents de dentiste. Armé d'une petite pince qu'il gardait précieusement dans son pupitre, il a bien souvent arraché des dents de lait. Il suffisait de lever le doigt et de dire "*Monsieur, j'ai une dent qui balance,,* et hop,

on se retrouvait la tête coincée dans ses bras puissants, et en un clin d'oeil on était débarassé de sa dent.

Parfois l'abbé Hennaux nous faisait dessiner. Il n'était sans doute pas spécialement doué dans ce domaine, car il avait adopté une fois pour toutes quelques sujets fort stylisés dont le plus célèbre (il était devenu comme un sigle) était le fiacre, toujours vu de derrière, pour éviter les complications; il ne fallait surtout pas oublier d'y faire figurer le chapeau buse et le fouet du cocher.

Il était l'animateur de la "Croisade Eucharistique,,. Chaque vendredi, de treize heures à treize heures trente, il réunissait à la chapelle une quarantaine de "croisés,, auxquels, en fin de réunion, il distribuait l'hebdomadaire "Le petit croisé.," en leur recommandant bien de ne pas se contenter d'y lire les aventures de Jojo.

Il fut le premier, et longtemps le seul, automobiliste de l'Institut. Il pilotait une Citroën "Trèfle,, qui ferait aujourd'hui sensation dans un rallye d'ancêtres. Il s'é-





tait construit un garage dans le jardin, une baraque de planches et de carton bitume adossé au mur de clôture derrière la salle de gymnastique.

En 1939 vint la mobilisation. L'abbé Hennaux fut appelé comme aumônier du fort de Marchovelette. Pendant quelques semaines encore, il parvint à garder sa classe à l'Institut, et c'est en tenue d'officier de l'armée belge qu'il donnait ses cours. Les élèves avaient alors reçu comme instruction spéciale de ne pas déposer leur cartable dans les couloirs entre les rangées de bancs, ceci pour éviter que les boucles et fermetures desdits cartables ne griffassent les guêtres neuves du professeur-aumônier. "Après la mobilisation, disait-il, mon père ne voudra pas porter mes guêtres si elles sont griffées., Hélàs pour les guêtres et l'aumônier, la mobili-

sation se termina par la déclaration de guerre. L'abbé Hennaux connut quelques mois de captivité puis, libéré, vint reprendre ses fonctions à Saint-Louis. Pendant toute la guerre il organisa des collectes qui lui permettaient d'envoyer des colis à des prisonniers.

Plus tard, j'appris que mon ancien professeur avait été nommé inspecteur, on ne le voyait plus que rarement à l'Institut.

Aujourd'hui, l'abbé Hennaux profite de sa retraite dans sa maison de Lesve. Il est toujours bien droit et robuste, visite les malades de son village, restaure des vieilles chapelles, tond sa haie.

*Cet article fut écrit quelque temps avant sa mort.*

SONNET A LEON.

*O perle des portiers! Des concierges le roi,  
Toi qui de l'Institut gardes si bien la porte,  
Je t'en prie, ô Léon, daigne agréer de moi  
L'hommage laudatif que ce sonnet comporte.*

*Ton nom est bien choisi, car tu vois sans effroi  
Devant ton antre oblong, impassible cloporte,  
Les turbulents remous de groupes en émoi :  
Tu as de l'entregent, que l'on entre ou qu'on sorte!*

*Lorsque en classe penché sur un thème latin  
Je t'entends fredonner quelque joyeux refrain,  
Mes pieds s'ébranlent, puis, il battent la mesure...*

*Ainsi tu vis heureux, toujours aimable et gai,  
A la bouche ta pipe, à la main ton balai,  
Soignant tes canaris, écoutant leur murmure...*

Léon, le portier, figure inoubliable pour les anciens d'avant l'année 40 et pour les 12 premières rhétoriques. Un élève de 1938 dédiait déjà au grand homme - petit format, mais haut en couleurs - le "poème" ci-contre :



Après une carrière d'ouvrier de verrerie, il avait gagné méritoirement ses galons de portier à l'Institut Saint-Louis. Tous les contemporains se souviennent de la rutilante casquette aux initiales SL qu'il portait avec dignité aux jours fastes - la Saint-Nicolas, la visite de Monseigneur, la fête de Monsieur le Directeur, la Communion Solennelle et la Distribution des Prix. Avec dignité, mais peut-être avec moins d'assurance aux heures tardives de ces journées de fête.

Pour l'ordinaire, Paul Delvaux nous en a laissé un portrait précis : Léon Kalumet-Kanari, chargé de collections (pipes, oiseaux, fossiles, pierres et pièces rares), portant par-devant une espèce d'étui pour masque à gaz qui accentue sa légère rotondité : à ce qu'il paraît c'est une blague à tabac, "arme utile dans les combats contre les grands fauves,, déclare-t-il d'un air grave - et d'un ton confidentiel "*Vous savé... j'ai ma casquette pour aller voir Hitler... Il n'y a pas que lui qui en a une!*"

Grand éleveur de canaris, écoutant et faisant écouter leurs roulades avec délectation, il consacrait une bonne part de ses loisirs de portier à construire de multiples cages pour ses pensionnaires...aîlés. Mais il avait aussi beaucoup de sollicitude pour les autres "pensionnaires,, - ces malheureux internes qui attendaient les douceurs et autres vivres d'appoint remis par leurs familles à la loge (lisez "loche,,) de Léon.

Il faut bien dire qu'aux années de guerre ce genre de colis valait son pesant d'or. Le portier s'était assuré lui aussi son ravitaillement personnel : à l'époque ... des parents d'élèves fermiers, quelle aubaine!

Pendant l'occupation ennemie, Léon fut un portier vigilant, qui sauva sans doute plus d'une fois Monsieur le Directeur de visites intempestives, sinon de l'arrestation. Il devait connaître son jour le plus long - comme tant d'autres Namurois - le 18 août 1944, quand sur le seuil

de l'Institut, pipe au bec, il fut cloué au sol par les bombes qui écrasèrent le "nouveau bâtiment,, des classes et tuaient au même moment un domestique à la porterie. C'est en gagnant l'abri que Monsieur le Directeur entendit les cris apeurés de Léon : à travers une poussière opaque, il tendit la main au portier qui s'y accrocha, dans l'obscurité, comme à une bouée de sauvetage.

Mais la guerre, à cause de la crainte de rafles de jeunes et de la rareté des divertissements, avait précisément fait de Saint-Louis le havre sûr où venaient s'ébattre (même aux périodes de congé ! ) les "humanistes,, de Namur. Léon se prêtait avec bonhomie à d'étourdissantes mascarades, où il trônait coiffé de la couronne de laurier - ou bonnet d'âne! - entouré de l'abbé Barbier (actuel curé de Saint-Joseph) animateur des chants-déjà et de l'abbé Capelle mitré et perruqué - mais oui! - devant une assemblée de "sujets,, en délire...



Dans les périodes scolaires, Léon régissait les professeurs comme les élèves. Il intervenait, tel un messager des dieux, et il avait une façon de vous lancer *“Monsieur le Directeur vous demande,”* qui inquiétait les uns comme les autres, un peu comme s’il vous soupçonnait d’avoir des comptes à rendre...

Il comprenait très approximativement les communications téléphoniques. Les anciens professeurs se racontent encore l’une de ses meilleures interprétations. Un jour de guerre, il arriva prévenir mystérieusement Monsieur le Proviseur d’une livraison de *“dix kilos de jambon,”*. C’est du moins ce qu’il avait entendu. Renseignement pris, il fallut déchanter : il s’agissait de ... *“Duculot, de Gembloux,”*!

Sa compréhension des mots restait personnelle en toutes circonstances : à une maman d’élève qui lui demandait s’il avait passé de bonnes vacances, il répondit qu’il s’était notamment rendu chez Monsieur Lucas, père d’un élève, qui exploitait une station régionale de radio-diffusion; et d’ajouter : *“J’ai visité les studios. Ils sont remplis de microbes...,”*

Le brave portier, malade, quitta Saint-Louis en 1952 pour l’hospice Saint-Gilles. Le déracinement était trop fort. Il n’y survécut que moins d’un an, laissant à tous le souvenir d’un “bon et fidèle serviteur,”

Nul doute que son confrère du ciel l’ait accueilli ainsi.

## LA "FLATTE,,

Jusqu'avant la dernière guerre, les élèves des différentes écoles de la ville se distinguaient par leur coiffure. Ainsi, les élèves de l'Athénée royal portaient une casquette de velours noir, ceux de l'Ecole moyenne aujourd'hui disparue, une casquette de velours beige. Au collègue Notre-Dame de la Paix, c'était une toque d'astrakan de couleur grise avec fond noir et à l'Institut Saint Aubain, une toque d'astrakan brune avec fond rouge.

Nous, à Saint Louis, nous avons le "béret,,. En fait c'est le chanoine Belot, alors directeur, qui appelait ça un béret. Pour nous, c'était la "flatte,, ainsi dénommée à cause de la ressemblance qui existait entre ce couvre-chef et ce que l'on trouve dans les pâtures où il y a des vaches. La "flatte,, nous donnait, paraît-il l'air noble, distingué, un peu supérieur de l'académicien ou de l'artiste. (C'est du

moins ce qu'en disait le chapelier Dutoit qui les vendait).

Notre "flatte,, était un grand béret de velours bleu-foncé, plat et flasque, froncé autour d'une bande serre-tête. Elle se portait inclinée sur le côté droit, l'insigne de l'Institut qui l'ornait devant se trouver au-dessus de l'oeil gauche. Cet insigne était tout simplement l'écusson de la province, surmonté d'une bande d'azur ornée de trois fleurs de lys et dont la cotice portait les lettres "S-L,,.

La bande serre-tête était décorée d'une lampe à huile, qui était l'insigne des humanités anciennes et le porteur pouvait encore y ajouter une petite étoile par année d'humanité. On y trouvait encore deux rubans, l'un vert et blanc, l'autre noir, jaune et rouge, disposés en "V,, sur la bande serre-tête, sous l'insigne.

Le port de la flatte était obligatoire. De temps en temps, le directeur attendait les externes, le matin, au-dessus de l'escalier, et d'un index autoritaire, il



renvoyait à domicile les élèves qui se présentaient tête nue.

Le grand chic était d'avoir une flatte d'ancien, une flatte qui, sous l'effet du soleil et de la pluie était devenue presque verte, une flatte, qui à force de faire les chemins, était usée, décolorée et sale. Il existait des trucs pour vieillir prématurément une flatte. En général, on veillait à la laisser le plus souvent possible exposée aux intempéries. Certains s'en servaient pour essuyer leurs plumes et leurs souliers. Frapper l'insigne contre un mur était aussi pratique courante qui avait l'avantage d'en plier les coins et de faire sauter des parcelles d'émail.

L'heureux propriétaire d'une flatte aussi vénérable avait intérêt à ne pas l'abandonner au vestiaire. Il risquait fort de trouver à sa place, une flatte toute neuve. Il y avait des petits fûtés parmi les bleus.

## HOMME ET FEMME IL LES CREA

Une modification marquante du premier quart du deuxième siècle de l'Institut Saint-Louis est assurément l'introduction de la mixité. Cela s'est fait lentement, prudemment, avec mesure, comme il convient dans un "établissement dirigé par des prêtres", sans brûler les étapes; qu'on en juge ;

1957 : Madame Jeanne Lemineur-Lacroix entre à Saint-Louis, en dépannage d'urgence. Vingt ans plus tard, elle se souvient, avec indulgence et sympathie...

*C'était en 1957. Il y a plus de 20 ans, déjà. Sans occupation à l'extérieur, j'étais l'heureuse maman de 3 jeunes enfants, quand j'appris que l'Institut Saint-Louis cherchait un intérimaire pour remplacer Monsieur Alexandre, parti au service militaire. Pas d'instituteur disponible, cela peut paraître bizarre, les temps ont bien changé! En 24 heures, la décision fut prise, Monsieur le Chanoine Belot me confia la 2<sup>me</sup> primaire. Monsieur Defleur avait l'autre, il m'aïda avec gran-*

*de gentillesse et une compétence certaine à faire face à ce petit monde et à la matière nouvelle pour moi (qui suis régente).*

*Je me souviendrai longtemps des "groupes Schneider," "4+4+2 qui aident les enfants à "passer," la dizaine. Dans l'équipe des instituteurs et des professeurs, on ne fait pas de différence, quel accueil chaleureux, quelle cordialité! Depuis Léopold (si tôt disparu) jusqu'au directeur en passant par les surveillants, tout le monde fut formidable. Quelle entente, quelle bonne humeur! Vraiment quand on parle de dialogue, de collégialité, je repense au groupe des enseignants de Saint-Louis des années 60 : profs, abbés et laïcs, licenciés et surveillants, tous se serraient les coudes pour le plus grand bien de leurs élèves.*

*Je me sentais vraiment bien rue Pepin comme dans une famille unie, pourtant seule de mon genre parmi tous ces messieurs. L'année suivante, Monsieur Alexandre toujours au service, notre chef me*



*confia une première primaire. Il y eut un peu de réticence du côté des parents : "La Dame sera-t-elle assez ferme pour tenir nos garçons? ", Aussi je démarrai avec une vingtaine de marmots de 6 ans en suivant le guide sûr que fut Monsieur Gillet, riche d'une expérience de plusieurs années (?) en 1ère. J'éprouve un sentiment de fierté en pensant qu'une quinzaine d'années plus tard plusieurs de ces petits étaient de brillants universitaires. C'était, comme pour le vin, une bonne année! Hélas, pour moi, Monsieur Alexandre revint et je dus quitter Saint-Louis, mais je n'oublierai jamais les bons moments passés la-bàs au travail et dans la détente (dans le petit jardin, existe-t-il encore?) où les blagues fusaient et où instituteurs et professeurs échangeaient joyeusement leurs idées, pour le plus grand bien des élèves de l'institut. En lisant ces quelques lignes, vous penserez peut-être que j'exagère, mais n'est-ce pas normal qu'après 20 ans, on enjolive ses souvenirs?*

Cette première expérience dura deux ans, les années 57/58 et 58/59; puis l'Institut redevint ce qu'il avait été jusqu'alors : voué exclusivement à la fréquentation et l'éducation des garçons, par des hommes.

- Environ 10 ans plus tard, on récidive, et des demoiselles entrent dans le corps professoral du secondaire : cette deuxième tentative sera la bonne, et en 1971/72 nous trouvons 5 dames ou demoiselles enseignant en secondaire, aucune en primaire.

- En 1974/75, elles sont 11 en humanités parmi elles, Madame de Winter se partage équitablement avec les primaires : le loup est dans la bergerie, si l'on peut dire...

Écoutons Madame Bilquin, le 3 mars 75, faire part de ses sentiments aux nombreux lecteurs du journal des 1000.

*Remercions d'abord ceux qui, dans un geste spontané de magnanimité, nous ont invitées aujourd'hui. L'actualité, certes, les y obligeait... N'oubliez pas Messieurs,*

que 1975 est l'Année de la Femme! Soulagement, délivrance, nous voici au sommet de l'euphorie, jouissant de l'égalité tant réclamée..

Voyons un peu la vie de notre petite communauté féminine de neuf "dames,, au sein de Saint-Louis.

8h20'... Laissez-nous d'abord déterrer les talons de nos chaussures de la gadoue du parking. Après un petit trot dans le crachin matinal pour traverser la cour, un petit coup de peigne serait de mise! Las, à notre oeil de ménagère avertie ne s'offre qu'un évier douteux qui a oublié l'Ajax-Super-Ammonia depuis des lustres et un miroir qui nous renvoie une image peu engageante. Soit... devant une cour d'élèves très intéressés par cette opération peu commune à l'Institut, nous re-faisons notre beauté!

Après les vigoureuses poignées de mains de nos collègues, nous rejoignons, en nous massant les doigts, nos élèves pourtant bien réveillés qui persistent à nous appeler "Sieu,, le plus sérieusement



du monde. Demandez-leur s'ils voient une différence entre leurs professeurs féminins et masculins, ils vous répondront candidement "Oh oui Sieu..., Au changement d'état-civil, espérez tout au plus être gratifiée indifféremment de "Zelle, M'Zelle, Mam'Zelle, Dame, M'Dame etc., c'est un réel progrès!

Pratiquement, les futures candidates retiendront que le chignon, telle la pomme de Guillaume Tell, est nettement à déconseiller, car il est la cible rêvée des pluies de ballons qui déferlent aux récréations. Autre conseil : à 10h10' mieux vaut raser les murs... et ne pas friser la mort!

De même le budget bas-nylon devrait subir une augmentation certaine et directement proportionnelle au mauvais état de certaines chaises et aux coups de mallettes ...toujours involontaires, de nos charmants bambins.

Et pourtant, toute galanterie naturelle n'est pas perdue, car certains élèves de Sixième (avis aux aînés) se disputent

l'honneur de porter stoiquement un sac aussi grand et aussi lourd qu'eux. Nous sommes choyées, quand même.

Heureusement que, devant un délicieux expresso, la récréation nous offre quelques minutes de relax, dans une saine ambiance virile où certes la fumée ne nous empêche pas de tousser.

Nos heures de "fourche,, posent de véritables "cas" à nos consciences scrupuleuses : allons-nous corriger une pile de devoirs, ou laver les tasses, vider les cendriers, nettoyer le carrelage, les éviers, les sanitaires, etc...? "Heureusement que le mien (de mari) ne jette pas ses mégots par terre, il en entendrait! Mais ici, que faire devant tous ces maris et tous ces célibataires? ? ,,

Trêve de badinerie et de plaisanterie...

Après réflexion, nous sommes convaincues de la nécessité d'un enseignement mixte pour les élèves, et pour des garçons surtout. Et dans l'ensemble, ceux-ci nous réservent un très bon accueil.

Mais il y a plus. D'abord l'élève se sent perçu différemment par ses professeurs féminins, car l'intuition peut parfois faire comprendre bien des situations ambiguës. En effet, en réunion de professeurs, les opinions des uns et des unes se complètent souvent très judicieusement.

De plus, la "féminisation,, d'une matière, quelle qu'elle soit, peut être révélatrice de points de vue ou problèmes dont les élèves ne soupçonnaient pas l'existence.

Enfin, dans le projet éducatif général, les professeurs féminins permettent peut-être d'arrondir certains angles ou aspérités d'une formation essentiellement masculine et par là, de mieux préparer à l'entrée dans la vie sociale.

Bien sûr, Saint-Louis n'avait pas été pensé en vue d'un enseignement mixte. Il a bien dû accepter la féminisation de la "profession,,. Malgré cela, chacune d'entre nous, dans la mesure de ses possibilités, essaie de collaborer à la formation humaine des garçons.



*Mais le changement est quand même grand... Qui aurait pensé, il y a dix ans, respirer dans les couloirs un autre parfum que celui de la craie, voir d'autres couleurs que le gris des hauts murs et le noir des soutanes et, par temps de pluie, traverser la cour sous... le parapluie d'une demoiselle?*

- En septembre 1977, elles sont 16 en humanités (13 enseignantes, 3 au secrétariat) et 3 en primaires; l'invasion se poursuit, invincible semble-t-il.

Que pensent les nouvelles arrivées?

*"Non, les élèves de Saint-Louis ne sont pas misogynes,,*

*"Non, elles ne voient pas de différence entre elles et leurs collègues masculins,,*

(les 1000, novembre 1977)

Le même numéro des 1000 a interrogé quelques élèves de 6<sup>me</sup> primaire et 1<sup>ère</sup> secondaire (10 au total).

Q. *Et des filles à l'école?*

R. *Non, parce qu'elles tirent toujours les cheveux, elles sont bêtes, ça va faire des ennuis à Roquet. Elles jouent à la corde;*

*moi, c'est pas ce qu'il me faut. Et puis, elles "vont,, avec des garçons.*

Q. *Qui est "pour,,?*

R. *3 sur 10.*

Q. *Contre?*

R. *10 sur 10.*

- Septembre 1978 voit l'introduction de la mixité parmi les élèves : les 3 premières classes primaires (14 filles) et la première rénové (7 filles). Il est trop tôt pour faire de savantes considérations sur la réussite de l'opération; quelques réactions sur le vif peuvent cependant donner une première impression :

Emmanuel, 3<sup>me</sup> primaire, le jour de la rentrée, tire une tête d'enterrement :

*"Papa, je suis à côté d'une fille...,*

Le même Emmanuel, 6 semaines plus tard :

*"Papa, Jean-François se moque toujours de moi parce que je suis à côté d'une fille,,*

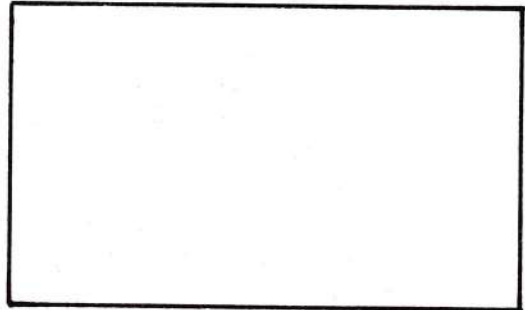
Autre son de cloche : *"Ca va? Mady? ,,*

- *"Oh oui! ,,*

### UN PEU DE SENTIMENT ?

*En plus de trente ans de fréquentations, on a eu le temps de se connaître et de s'apprécier. Je n'ai pas de point de comparaison puisque je n'ai pas quitté la maison, et cela me libère de tout souci de juger et de jauger, mais non de remercier. Au fond, les situations simples sont génératrices de bonheur. J'avoue devoir beaucoup à l'Institut Saint-Louis et je suis content de lui exprimer ici ma reconnaissance à l'occasion de son jubilé. 125 ans, c'est un âge déjà! Cela suppose un certain enracinement dans le temps et dans l'histoire et, par conséquent, une certaine sève nourricière qui a charrié des sucres jeunes affluents parmi de sourds gonflements provenant de vieilles réserves.*

*J'y ai connu et apprécié une familiarité de bon aloi avec le bon sens, le respect du réalisme et le mépris latent pour le "trompe-l'oeil", et le prestige. Déjà pas si mal! L'Institut Saint-Louis est un*



“self-made,, : c’est une émanation de la base, en partie du moins. Il s’est construit par pièces détachées et il a beaucoup souffert des “intempéries,, de toutes sortes. La guerre (les guerres) lui a porté des coups sauvages et s’il n’avait alors disposé d’un staff lucide et courageux, il ne s’en serait pas relevé. Mais je suppose que tout cela a été évoqué dans la partie historique de ce document.

Je ne l’évoque ici que pour m’expliquer sur le caractère de la maison qui a toujours su “raison garder,, qui n’a cédé à aucun vertige, mais qui a diffusé autour d’elle, au cours des ans, une généreuse atmosphère d’humanité relevée d’un sel attique d’humanisme puisqu’aussi bien pendant longtemps elle a cultivé exclusivement, au secondaire, les études classiques. Je lui suis personnellement reconnaissant de ce petit bonheur à taille d’homme, si propre à faire vivre et si utile à l’entente des jeunes et des adultes.

Je lui suis reconnaissant de m’avoir

fait connaître des confrères à qui je suis heureux d’exprimer ici gratitude et amitié, des directeurs qui l’ont menée à travers mille épreuves, avec toute l’énergie de leur Foi chrétienne.

Je m’en voudrais de ne pas adresser mes compliments à l’infanterie, la reine des batailles, je veux dire les élèves, ceux qui somme toute, font la vie, la joie, la grandeur ou la banalité d’une école. Heureuses les écoles dont les élèves sont à la hauteur de leur tâche! J’ai une profonde admiration pour ceux que j’ai eu le bonheur de connaître et de conduire. J’étais toujours stupéfait de voir avec quel courage placide et décidé mes élèves se mobilisaient encore vaillamment pour la sixième ou la septième heure de classe. Je les remercie pour leur esprit de travail, pour leur courtoisie dénuée de toute affectation, pour leur ouverture d’esprit et, pour tout dire d’un mot, pour leur esprit chrétien, à la fois sérieux et gamin, mais ancré assez profondément dans un humus riche qui résiste à l’herbe folle.

*Ce modeste opuscule se veut hommage aux "fondateurs permanents" de l'Institut Saint-Louis, évêques et élèves, professeurs et amis, directeurs et parents, à eux tous, proches ou lointains, indissociables.*

*Si c'était possible, il serait dédié à l'"Elève Inconnu" de Saint-Louis : celui qui ne brille ni par ses talents, ni par sa paresse, ni par son ardeur, ni par ses trouvailles biscornues ou cocasses; qui passe inaperçu, ni gros, ni grand, ni petit, ni maigre; l'élève dont on ne retient jamais le prénom, ou le nom, ou les deux; qui "passe tout juste", ou qui s'en va discrètement, anonyme, sans laisser plus de traces dans les mémoires que dans un palmarès ...*



*A l'Elève Inconnu donc, représentant de tous, ces reflets incomplets du passé, ces images partielles du présent, d'inspiration aussi multiple que leurs auteurs, sans autre ambition que de raviver les souvenirs des anciens, intéresser et distraire les contemporains, et (qui sait ?) inspirer leurs successeurs.*

*... images incomplètes, reflets partiels ... : notre but n'était pas de dresser un inventaire, d'évoquer le souvenir de tous, de rappeler tous les événements marquants, de présenter une vue exhaustive du présent, mais, moins ambitieux, d'offrir quelques instantanés, de raconter quelques anecdotes ... : veuillez nous pardonner ceux qui n'ont pas retrouvé ici leur professeur préféré, la photo de leur communion, le chabut de leur époque, le voyage de leur rhéto... Qu'ils soient compréhensifs et indulgents, les sportifs, numismates, scouts, aquariophiles, minéralogistes et autres louveteaux : ils sont le présent, l'actualité, nous ne les avons ni oubliés ni ignorés, mais gardés en réserve, pour 2003 ...*

*... d'inspiration aussi multiple que leurs auteurs ... : au plus éminent, à Monseigneur Mathen, notre gratitude pour son accueil, l'intérêt qu'il nous porte, le message qu'il nous adresse; à lui, ainsi qu'à tous les collaborateurs de ce livret, élèves, anciens, professeurs, comme lui prodigues de leur temps et de leur talent, de leur plume et de leur mémoire, à tous, cordial merci, affectueuse reconnaissance.*

## SOMMAIRE

- P. 1 – Lettre de Mgr Mathen.  
P. 3 – Où sommes-nous ? - *Bernard Liévain*  
P. 6 – Origine géographique des élèves - *Brigitte Grégoire*  
P. 17 – Un brin de toponymie - *Jean Fivet*  
P. 19 – Des origines à nos jours - *Collectif*  
P. 38 – Evolution de l'Institut - *Roger Feller*  
P. 48 – La guerre approche - *Chanoine Xavier Corbiau*  
P. 52 – Pris sur le vif - *J. Mailleux*  
P. 56 – Théâtre - *Abbé Louis Rifon*  
P. 61 – L'abbé Henmaux - *Jean Fivet*  
P. 64 – La saga de Léon - *Chanoine Albert Maniet*  
P. 68 – La flatte - *Jean Fivet*  
P. 70 – Homme et femme il les créa - *Roger Feller*  
P. 76 – Un peu de sentiment - *Abbé Louis Rifon*  
P. 78 – Postface - *Roger Feller*

---

Ont participé à la confection de ce livret : *R. Feller, J. Fivet, P. Marchal, J-M. Rogier, Ch. Siméon, J-P. Tilquin, J-P. Wéber.*